Cahiers d'Alexandrie

Alexandrie
1964

SOMMAIRE

CALYPSO GARZOUZI	Si le nez de Cléopatre
ABBE JEAN-JACQUES PALLIA	Quelques faits et écrits Bibliques Alexandrin.
CHRISTIAN AYOUB	Une famille Levantine avant 1850
RADAMES S. LACKANY	Alexandrie Musulmane: La Mosquée d'Attarine.
RADAMES S. LACKANY	L'accroissement de la population d'Alexandrie.
Dr. A. LACKANY	The discovery of the Cholera vibrio in Alexandria by Kock.
C. S.	Les Conférences Alexandrines Philon l'Alexandrin et le problème des Thérapeutes.
RADAMES S. LACKANY	Notes sur quelques nomenclatures Alexandrines.
بشير الشندى	مذكرات عن الاسكندرية

Série II fasc 1.

SI LE NEZ DE CLEOPATRE . . . .

par Calypso GARZOUZI

Si le fondateur de ces Cahiers qui doivent nous être chers puis qu'ils nous promettent de nous renseigner sur notre ville, son passé, son présent, son avenir, si, dis-je, le fondateur de ces Cahiers m'avait consulté, je lui aurais conseillé de les mettre sous le signe de Cléôpatre Reine d'Egypte. Aucun des souverains qui ont régné sur elle, glorieusement parfois, depuis les Ptolémées jusqu'à nos jours, n'a laissé un souvenir aussi vivant, aussi agréable, en nos mémoires et en nos coeurs. Aucun n'a réuni la culture à la grâce, l'intelligence à la finesse, la force à la séduction comme cette descendante d'une dynastie qui a gouverné l'Egypte durant 250 ans et entrait, déjà au stade de la dégénérescence.

Plusieurs de nos ancêtres avaient encouragé les Lettres et les Arts; plusieurs avaient fait des guerres de conquêtes ajoutant à la gloire de leur Empire. Mais ils avaient régné à l'époque où Athénes déclinante et Rome naissante ne pouvait présenter, pour eux, des obstacles, à l'époque où les dissensions interieures, les convoitises de leurs sujets enrichis n'avaient pas porté atteinte à leur autorité.

Elle avait reçu le pouvoir, en association avec son frère époux de 4 ans plus jeune qu'elle, Ptolémée XIII alors que son père avait légué son royaume afin d'assurer sa propre défense, en vertu de cet adage adopté plus tard, par un Roi de France « Après moi le déluge! » qui mena le Pays à Révolution et la Royauté à l'échafaud.

Elle avait tous les dons, cette jeune femme de 18 ans ! elle parlait couramment plusieurs langues, lisait les philosophes de l'ancienne

Introduction de Cléopatre au Palais Royal tel qu'imaginé par l'artiste F. Keeler en 1878 dans «L'Egypte» de Georges Ebers, gravé par R. Brendamour.

Grèce, étudiait ses poètes, appelait à elle les savants, les grammairiens, les mathématiciens, les géographes, les astronomes. Elle possédait une voix mélodieuse, et l'art de la parole qui embellissent tous les discours. Son esprit était vif, brillant, fécond en inventions et en saillies, son humour fantaisiste et allègre, aucune pédantrie. Ajoutez à cela la beauté du corps, l'amour du luxe, la possibilité de se le procurer.

A cette époque, l'Egypte regorgeait de richesses, elle produisait des soieries aussi belles que celle de la Chine, des bijoux aussi précieux que ceux de l'Inde, des teintures naturelles qui embelissaient ses tissus, fabriquait des verreries aussi délicates que celles de la Perse. Sa terre, comme aujourd'hui, donnait plusieurs récoltes par an; ses coteaux étaient couverts de vignobles, ses plaines de blé, d'orge, d'avoine, ses vergers de fruits. Le dattier, l'amandier, l'olivier, le figuier chargaient ses voiliers en route pour les pays voisins. La culture du lin, héritée des Pharaons fournissait les toiles les plus fines. Elle avait une flotte bien montée, une armée bien équipée.

Quand, après la défaite à Pharsale, Pompée lui avait demandé du secours elle lui avait envoyé 50 vaisseaux et quelques auxiliaires.

Alors, cette fille de Rois, intelligente, ambitieuse, devait chercher à garder son Royaume et ses trésors. Les Lagides, qui avaient dans leurs histoires de famille des moeurs aussi criminelles que les Atrides sinon plus, ne lui inspiraient pas confiance. Elle cherchait appui ailleurs.

Elle avait, après trois ans de règne aux côtés de son frère, déjà dû fuir pressentant des menaces de mort chez ses partisans. Le jeune Roi était un jouet entre les mains de trois hommes du Palais: son précepteur Théophane, le Chef des Eunuques Pothéinos et le Chef de son armée, Achillas. Tous trois complotaient de supprimer Cléôpatre afin de prendre en mains le pouvoir.

Celle-ci, réfugiée en Syrie avec quelques fidèles et une partie de son trésor, ne perdit pas son temps: elle leva une armée et avança vers Péluse à l'emplacement de notre Port-Said actuelle. Son frère allait à sa rencontre quand il fut rejoint par Pompée, venu lui demander secours. Mais César poursuivait Pompée et Ptolémée, pensant que la force était du côté du vainqueur des Gaules, fit assassiner Pompée et présenter sa tête au triomphateur. César qui avait com-

battu loyalement un rival fut écoeuré de cet acte. Il chassa Théodote qui la portait en même temps que les bagues de la vicitme, avec un tel transport de colère et de dégoût que le précepteur s'enfuit pendant longtemps aux confins du désert. Plus tard, il fut pris et crusifié en récompense de son acte. César fit chercher le corps et l'envoya à Cornélie épouse de Pompée qui avait assisté impuissante à l'assassinat, et fit élever un monument à la mémoire du défunt.

Du Palais Royal où il était installé à Alexandrie, il convoqua Ptolémée et Cléôpatre, en qualité de délégué romain protecteur du Pays les invitant à lui exposer les raisons de leur désaccord. Le premier quitta aussitôt le front de Péluse et s'en revint. Cléôpatre avait à traverser les lignes royalistes; elle craignait les «surprises du hasard» dirigé par ses ennemis. Accompagnée de son precepteur, un grec de Grèce, Appolodore, qui éprouvait pour elle une véritable passion, elle s'embarqua à bord d'une galère qui accosta sous les murs du Palais à la tombée de la nuit. Là, enveloppée dans un ballot comme en portaient les marchands, couverte de quelques pièces d'étoffes qui pendaient ostensiblement, elle entra par une porte arrière, portée par le Grec, qui guidé par elle, pénétra dans la chambre même de César avec son fardeau. Quel ne fut pas l'étonnement du Romain en voyant sortir cette jeune et belle femme qui se hata de se faire reconnaître et raconta son histoire comme elle voulait qu'elle fut entendu. Leur conversation dura jusqu'au matin.

César déjà cinquantenaire, fatigué de ses guerres et des intrigues ourdies contre lui à Rome ne demander qu'à «relascer» si nous pouvons employer cette expression moderne en la circonstance. L'Automne qui s'annonçait, la beauté voluptueuse de Cléôpatre, ses connaissances, son esprit enjoué, achevèrent de le captiver. Il lui fit rendre ses droits de souvernaineté par son frère et coula, avec elle, le parfait amour.

Elle le garda dix mois durant, période pendant laquelle elle conçut et mit au monde un enfant qu'ils nommèrent Césarion. Le Roi Mithridate de Pergame, ayant attaqué les frontières Orientales de l'Egypte, Ptolémée XIII alla la défendre à la tête de ses armées. En voulant traverser une branche du Delta, il fut empéché de nager par son armure en or massif et se noya. Cléôpatre put ainsi pour la première fois, jouir d'une complete détente dans les bras de son amant.

César aurait pu finir ses jours dans ce pays enfin calmé, mais

il était trop Romain pour vivre loin de Rome. De plus il craignait qu'en son absence, ses ennemis ne gagnassent du terrain et devinssent plus difficile à combattre. Il décida de rentrer, promettant à Cléôpatre de la faire venir avec son fils. Au cours de son voyage à la tête de ses contingeants, il réduisit la Cilicie, la Cappadoce et le Pont, et ce fut en triomphateur qu'il entra dans Rome. Le Sénat, aussitôt, le nomma Dictateur pour 10 ans. L'on célébra beaucoup de féstivités en son honneur. Cléôpatre voulu y assister. Elle débarqua à Rome en l'année 46.

César la logea dans une somptueuse villa du milieu des jardins du Janicûle. Elle y demeura trois ans, honorée comme une Reine, mais attendant discrétement le divorce de César avec la triste Cornélie, pour se faire épouser. Plusieurs lettrés alexandrins fréquentaient chez elle ainsi que quelques Romains dont Cicéron.

Mais le sort ne voulut pas parfaire son bonheur: César fut assassiner en plein Sénat par ses ennemis conjurés. Affolée, desertée par ceux qui, de son vivant l'entouraient, elle dut fuir avec son enfant, craignant la haine d'octave, la vindicte romaine. Son rêve éblouissant, son espoir merveilleux n'étaient plus qu'un tragique souvenir.

Calypso Garzouzi.

QUELQUES FAITS ET ECRITS BIBLIQUES ALEXANDRINS

par Abbé Jean-Jacques PALLIA

Quand les gens parlent en général d'Alexandrie des temps ptolemaiques qui a laissé des vestiges — bien peu hélas, comme monuments — jusqu'à nos jours, ils pensent au tombeau d'Alexandre le Grand, Le fondateur de la ville ou encore plus peut-être, à la Reine Cléopâtre — qui n'était que la 7ème du même nom — fameuse surtout par ses aventures amoureuses avec certains chefs Romains, — à moins qu'elle n'ait usé là d'un stratagème militaire de guerre, thème classique des cinéastes les plus modernes.

Or, il y'a d'autres événements bien plus importants pour l'histoire du Monde et de la Civilisation qui se sont passés à cette époque, que les amours de cette reine volage.

La ville d'Alexandrie dont nous sommes citoyens, a apporté sa contribution, elle a eu son rôle à jouér dans cette évolution de la Civilisation de l'Humanité — Contribution qu'il nous incombe de connaitre et de faire revivre.

Cette contribution se fit aux siècles où je situe le théme de cet article soit: trois derniers siècles avant et trois premiers siècles aprés J.C. Aussi, comme Alexandrin, ma ville natale, j'ai voulu rappeler et signaler quelques faits et écrits bibliques interessant notre ville ou qui s'y sont passés.

Bien entendu, ce ne sont là que des bribes; mon but est d'attirer l'attention sur la question, pour que d'autre recherches plus approfondies et plus compétentes soient poursuivies dans cette direction.

Combien d'alexandrins connaissent l'histoire de leur ville ? Combien savent-ils que des faits importants au point de vue de l'histoire biblique s'y sont passés? Que c'est à Alexandrie que des écrits bibliques ont pris naissance ?

Voilà donc bien un terrain d'exploration tout indiquer pour nous qui y vivons.

Nous trouvons dans la Bible de nombreux passages se referant à l'Egypte, et plus particulièrement pour les quelques siècles précedant l'avénement du Christianisme:. (1°)

Pour ceux qui ne le savent pas, le grand prophéte Jérémie est mort en Egypte (626 - 600 - 590 av. J.C.) et selon certains aux environs de la localité où fut fondée Alexandrie, et où on situe sont tombeau.

Nous avons dans le livre de Jérémie, trois chapitres qui nous décrivent un débat entre le prophète et les Juifs de Jerusalem. Il ne reussit pas à les dissuader de se rendre en Egypte, et ils finissent malgré ses avertissements par l'y entrainer avec eux. Ceci se passe vers la fin du 7ème siècle et au début du 6ème siècle avant Jésus-Christ.

Quand Alexandre le Grand fonda notre ville en l'an 332 av. J.C. il la peupla d'abord en grande partie de ses officiers et soldats qui s'y installérent avec leurs familles venues de l'Hellade, et auxquels se joignirent quelques centaines de milliers de Juifs amenés après la conquête de la Judée, et des groupes indigènes.

Les Ptolemées aussi après leurs campagnes en Judée et en Syrie, amenèrent des prisonniers Juifs qui s'établirent dans la région. Divers autres éléments vinrent aussi s'y mêler, Syriens, Lybiens, Ciliciens, Ethiopiens, Scythes, Indiens, Persans.

Strabon qualifie Alexandrie de l'époque Ptolemaïque de «réser-

---

(1) Voir Jérémie Ch XLII, XLIII et XLIV. Le chapit. XLIII, 7,8 mentienne NOPH (autre nom de Memphis) et ON ou AMON. Les Chapitres XLIV, 1 et XLIII, 25. De même Tahpanes — ville frontière à l'est du Delta Egyptien.

Voir aussi Ezechiel XXX, 13-16 qui parle de ces villes d'Egypte; et Nehemie III, 8 qui cite NO-Amon, Thèbes.

voir universel» et Philon le Juif, «de plusieurs, villes dans une ville». .....

Sur a peu près un million d'habitants, les Juifs formaient un groupe importants, 100,000 selon certains; 300.000 selon d'autres, et occupaient d'après Flavius Joséphe le quartier «delta» Δ ; correspondant à peu près à la région Quartier grec — Chatby de nos jours.

Cette nombreuse communauté comme tous les autres étrangers vivant dans la ville, finirent par adopter la langue grecque qui était d'ailleurs la langue culturelle du bassin mediterranéen et même du monde connu d'alors.

Le Professeur Jouguet, bien connu dans le monde archéologique égyptien, disait dans une de ses conférences donnée en 1946:— «Un des grands faits qui dominent l'histoire du monde héllenistique est la formation dans les états orientaux, d'une aristocratie et d'une classe moyenne grecque ou hellenisée. Les grecs de ce temps étaient étrangers à tout préjugé racial. Sans doute ils étaient fiers d'être grecs; mais ils appelaient à participer à leur culture tous ceux qui étaient capables de se l'assimiler».

Isocrate, orateur athénien au IV° siècle av. J.C. (436 - 338) disait dans un de ses discours: Grâce à Athènes, le nom grec n'est plus celui de la race, mais celui de la culture, et l'on appelle grecs, plus les gens qui participent à notre éducation, que ceux qui ont la même origine que nous. «On cesse d'être barbare» disait on alors: «dès que l'on a reçu l'éducation héllènique».

C'est dans cette ambiance culturelle alexandrine qu'eurent lieu la traduction de la Bible par les Septante au 3ème siècle av. J.C. et plus tard la traduction de l'Ecclésistique et la rédaction du livre de la Sagesse.

Les Ptolemées, malgré leurs rivalités, leurs guerres et leurs luttes fratricides, — seul aspect auquel s'interessent en général certains historiens et certains archéologues — avaient fait d'Alexandrie une grande ville, un centre culturel d'importance mondial, un grand port commercial et maritime. Ils avaient érigés de nombreux monuments, des merveilles d'art, comme le Phare; le Sérapeum; la Bibliothèque; le Musée (Académie des Muses). Cependant, tous ces monuments, ces oeuvres n'ont pu résister à l'usure implacable du temps, aux trem-

blements de terre, aux guerres d'invasion. Aussi ce n'est pas par hasard, qu'une autre œuvre s'accomplissait de leur temps, autrement plus durable et plus importante pour la Civilisation humaine et l'évolution de l'homme: l'avènement du Christianisme.

Cette œuvre que certains profanes en la matière, ou peut être encore affectés d'un relent d'antisémitisme, voudraient minimiser, et dont ils voudraient amenuiser l'importance et le retentissement dans le monde, cette œuvre ce fut: la traduction de la Bible en langue grecque, ici-même dans notre ville d'Alexandrie; et non seulement pour l'usage des Juifs qui avaient perdu la connaissance de la langue de la Bible: l'hébreu; mais pour l'usage de tous les peuples de la terre, appelés à connaître le même Dieu unique, Créateur du monde.

On conçoit bien que dans cette ambiance culturelle héllènistique qui prévalait notamment à Alexandrie, la litterature religieuse juive, qui connut il est vrait un veritable renouveau, subit l'influence de la philosophie grecque.

Nous examinerons tour à tour, sommairement: la traduction des Septante, le Deuxième livre des Macchabées, le livre de l'Ecclesiastique et celui de la Sagesse; nous terminerons par un aperçu de citations ou références sur Alexandrie dans le nouveau Testament.

Les Septante:

Flavius Josèphe un des très rares écrivains de l'époque dont nous possédons des écrits, rapporte dans son livre «Antiquités Judaiques», le récit des circonstances dans lesquelles se fit cette traduction.

Ptolemée Philadelphe, à l'exemple de son Chef Alexandre le Grand, fut non seulement tolérant envers les Juifs, mais aussi sympathisant à leur égard. Sur le conseil de son Bibliothècaire Demetrius, il a voulu enrichir la Bibliothèque d'Alexandrie, fondée par lui, de la traduction d'un livre alors très renommé dans le monde cultivé et comprenant un recueil d'écrits historiques et religieux. Un ami de la Cour des Ptolemées, Aristée (dont on possède une lettre apocryphe à son sujet) se mit en rapport avec le Grand Rabbin de Jérusalem Eliezer, pour le choix de savants Juifs versés dans l'Ecriture Sainte; six de chaque tribu d'Israël, soit 72, furent envoyés à Alexandrie et séjournèrent dans l'ile de Pharos — Région du Port

actuel, Ras el Tin, Anfouchy actuelle) où ils logérent dans des cellules séparées, sans communiquer entre eux et firent chacun une traduction. A la fin de leur travail, on rapprocha leurs traductions et on constata qu'elles concordaient toutes; ce qui prouverait leur inspiration commune.

Ce récit n'a pas plus à certains exegètes et archéologues de l'école d'Ernest Renan, le père du rationalisme moderne, lequel a qualifié cette histoire de «niaise».

Un ancien directeur du Musée d'Alexandrie; par ailleurs excellent archéologue, mais hélas ne connaissant apparemment pas assez la Bible, a cru devoir écrire dans un guide archéologique et touristique d'Alexandrie, que la preuve que les Juifs de l'époque Ptolemaïque ne parlaient pas le grec mais araméen, c'est qu'on a trouvé une inscription en araméen — qui soit dit en passant était l'hébreu populaire — dans une tombe juive de l'époque!.. C'est là un raisonnement tout simplement puéril qui pêche par la base; car même aujourd'hui dans les tombes juives actuelles au Cimetière d'Alexandrie, on trouve des inscriptions en hébreu; cela signifit et ne prouve certainement pas que les Juifs d'aujourd'hui en ce Pays ne parlent que l'hébreu et ignorent l'arabe ou les langues culturelles modernes!

Un autre exemple d'hellenisation, c'est le cas des deux celèbres philosophes arabes: Avicenne ou «Ibn Sina» (10° - 11° siècle après J.C.) et Averroes «Ibn Rochd» (12° - 13° siècle après J.C.), qui ont commenté Aristote. Or Aristote, que nous sachions, n'a pas écrit en arabe. Donc Avicenne et Averoes, devaient certainement connaitre le grec pour arriver à lire et commenter les oeuvres du grand Philosophe héllène.

En général nos exegètes, archéologues ou historiens modernes prefèrent conclure que les Juifs d'Alexandrie fort nombreux (300,000 selon certains auteurs anciens) se trouvèrent dans la necessité de faire traduire en grec les livres hébraïques de la Bible et que cette traduction s'étala dans le temps, et répondait au désir inevitable des Juifs qui, fixés dans une cité grecque, perdaient l'usage de leur langue nationale (2).

---

(2) Cf l'Orient et la Grèce Antique, d'André Aymard et Jeannine Auboyer.

Quoiqu'il en soit de ces réserves, le fait est que pendant des des siècles, la première traduction de la Bible en grec est, jusqu'à nos jours même, universellement connue et citée comme étant celle des SEPTANTE. Philon, le philosophe juif alexandrin de la fin du dernier siècle avant Jésus-Christ et du début du premier siècle après Jésus-Christ, parle d'ailleurs de la lettre d'Aristée.

Que la traduction des Septante contienne des imperfections, quelques erreurs d'ailleurs sans importance, c'est un fait, mais cela ne change rien à sa valeur unique.

Les Evangélistes, les Apôtres St. Pierre et St Paul, St. Jacques, St. Jean, St. Jude, qui nous ont laissé des écrits, citent la Bible Ancien Testament, d'après la version des Septante. De même les Pères de l'Eglise, notamment Clément d'Alexandrie, Origène, St Jérôme.

Les fouilles récentes faites dans les grottes de la Mer Morte (Qumran et autres) ont permis de découvrir des rouleaux en parchemin en cuir, ou en cuivre, contenant les livres de la Bible ou des textes d'après justement la version des Septante; et la communauté juive des Esseniens de Qumran vivait selon les archéologues même, au II° siècle avant Jésus-Christ.

Il semble que certains rabbins obstinés, ne voulant pas l'admettre aient cru devoir omettre et maintenir le peuple, dont ils avaient la direction et la charge spiriruelle, dans l'ignorance complète de quelques uns des livres de la Bible.

C'est dans la «koinei Κοινὴ» langue commune, que furent traduite les Septante, et c'est dans cette langue qu'a été redigé le livre de la Sagesse, et traduit l'Ecclesiastique. Notons en passant que parmi les rouleaux découverts à Qumran, se trouve le livre de l'Ecclesistique, que le canon juif réglé par quelques rabbins réfractaires n'a pas voulu reconnaître.

Pour comprendre encore mieux l'importance de cette traduction des Septante, remarquerons que c'est grâce à elle que la Bible s'est répandue dans le monde et qu'elle nous est parvenue jusqu'à ce jour. Tous les anciens Codex, Sinaïticus, Vaticanus, Alexandrinus, sont basés sur elle. St. Jérôme qui éudia l'hebreu avec un rabbin de Palestine (342-420 ap. J.C.) fit il est vrai, une traduction latine

communement appelée la «Vulgate», mais il s'est servi aussi de celle des Septante en la comparant au texte hébreu.

Le Deuxième Livre des Macchabées:

Nous savons aussi que le deuxième livre des Macchabées (qui est du II° siècle avant Jésus-Christ) n'est pas admis par certains rabbins juifs dans le canon scripturaire, comme ils ne veulent d'ailleurs pas reconnaitre certains autres livres bibliques, ou historiques, tels que ceux de Judith et de Tobie, parcequ'ils ont été écrits en langue grecque de l'époque, bien que ce soit des Juifs éminents et qualifiés qui les aient écrits et dans la meilleurs tradition biblique, Ce deuxième livre des Macchabées est entièrement dédié aux juifs d'Alexandrie de l'époque (2ème siècle av. J.C.). Il contient comme prologue deux lettres en particulier, et adressées à Aristobule, conseiller du Roi Ptolemée (181-145). Il s'agit de Ptolémée VI, Philométor, selon l'histoire égyptienne.

Aristobule est un juif alexandrin connu, dit la Bible de Jérusalem en note, par ses explications allegoriques du Pentateuque.

L'Ecclesiatique ou Ben Sira:

Voici un des livres de la Bible, qui avec celui de la Sagesse, pourrait bien servir, du moins en bonne partie, de Code de morale internationale. Ce livre redigé en hébreu à Jérusalem a été traduit en grec ici même, à Alexandrie, dans notre ville par le petit-fils de l'auteur BEN SIRA, il y'a un peu plus de deux mille ans Ecrit vers 190 avant Jésus-Christ, il a été traduit en l'an 132 av. J.C.; la 38ème année du régne de Ptolemée VII Evergète (3).

C'est un des livres qui comprennent: Job, les Proverbes, l'Ecclesiaste l'Ecclesiastique et la Sagesse. Ils representent un courant de pensée que l'on trouve aussi dans un certain nombre de Psaumes et dans une partie des livres de Tobie et de Baruch (disciple de Jérémie et son Secretaire).

L'Ecclesiastique fait partie de la Bible grecque, mais ne figure pas dans le canon juif palestinien post-chrétien; les raisons peuvent être données comme residant dans l'égoïsme et l'obstination de certains rabbins.

---

(3) Cf le prologue du livre.

Il comprend un prologue qui le situe dans l'histoire et la géographie, dont voici la teneur:

Puisque la Loi, les Prophétes et les autres écrivains qui leur ont succedé nous ont transmis tant de grande leçon grâce auxquelles on ne saurait trop feliciter Israël de sa science et de sa sagesse; comme, en outre, c'est un devoir, non seulement d'acquerir la science par la lecture, mais encore, une fois instruit, de se mettre au service de ceux du déhors, par ses paroles et ses écrits: mon aïeul (Jésus) (4), après s'être appliqué avec perseverance à la lecture de la loi, des prophètes et des autres livres des ancêtres et y avoir acquis une grande maitrise, en est venu, lui aussi, à écrire quelque choses sur ces sujets d'enseignement et de sagesse afin que les hommes soucieux d'instruction, se soumettant aussi à ces disciplines, apprissent d'autant mieux à vivre selon la loi. Vous êtes donc invités à en faire la lecture avec une bienveillante attention et à vous montrer indulgents là où. en dépit de nos efforts d'interpretation, nous pourrions sembler avoir échoué à rendre quelque expression; c'est qu'en effet il n'y a pas d'équivalence entre les choses exprimées originalement en hébreu et leur traduction dans une autre langue; bien plus, si l'on considére la Loi elle-même, les Prophétes et les autres livres, leur traduction diffère considerablement de ce qu'exprime le texte original.

«C'est en l'an 38 du feu roi Evergéte qu'étant venu en Egypte et y ayant séjourné, je découvris un ouvrage d'une haute doctrine et je me fis un devoir imperieux d'appliquer, moi aussi, mon zèle et mes efforts à traduire le présent livre; j'y ai consacré beaucoup de veilles et de science pendant cette période, afin de mener à bien l'entreprise et de publier le livre à l'usage de ceux — là aussi qui, à l'étranger, désirent s'instruire, réformer leur moeurs, et vivre conformément à la Loi». (5).

Le livre a été composé comme on l'a vu, en hébreu. St. Jérome l'a connu dans sa langue originale et les rabbins l'ont cité jusqu'au X° siècle. On a retrouvé les deux tiers du texte hébreu assez recemment en 1896, en provenance du Caire, dans les restes de plusieurs manuscrits tardifs (lesquels se trouvent dans les Bibliothèque d'Eu-

---

(4) Nom assez répandu dans le peuple juif de l'époque.

(5) Voir Bible de Jérusalem en un volume.

rope et d'Amérique). Les toutes récentes découvertes des manuscrits de la Mer Morte, qui comprennent entre autres justement le livre de l'Ecclesistique, viennent renforcer l'authenticité du livre que certains rabbins ont voulu ignorer. Cependant l'Eglise ne reconnait officiellement que seul le texte grec.

En grec le livre s'appelait: «Sagesse de Jésus Ben Sira» (Eccl LI, 30)

« (in fine) : souscription : Sagesse de Jésus, fils de Sira» et l'auteur est nommé au Ch L, 27.

> « Une inscription de sagesse et de science, voilà ce qu'a gravé dans ce livre, Jésus fils de Sira, Eleazar, de Jérusalem, qui a répandu comme une pluie la sagesse de son coeur. »

Le prologue que nous avons cité plus haut situe le livre dans l'Histoire et la Géographie. En effet, le seul Ptolémée qui ait regné plus de 38 ans, c'est Ptolémée Evergète II (différent bien entendu des autres, et notamment de Ptolémée Philadelphe qui a presidé à la traduction des Septante) dont le règne va de 170 à 116 avant Jésus-Christ.

Un autre détail cité dans L. I.; 21, l'éloge que l'auteur fait du grand prêtre Simon II fils d'Onias (220-195) — dont la majesté l'a frappé — précise encore la date du Livre, car ce grand prêtre d'après l'histoire juive; mourut après l'an 200 av J.C. L'auteur n'a pu donc écrire son livre que vers 190-180 av J.C.

L''auteur réagit contre l'héllènisation excessive, unit l'amour de la Sagesse à celui du respect pour le sacerdoce; il est nourri des livres saints et surtout des livres Sapientaux.

Bien que non reçu dans le canon hébreu, l'Ecclesistique est fréquemment cité dans certains écrits rabbiniques.

Dans le nouveau Testament l'Epitre de St. Jacques lui emprunte beaucoup d'expression et d'après les Psaumes, c'est le livre de l'Ancien Testament qui avec celui de la Sagesse, est le plus utilisé dans la liturgie chrétienne catholique.

La Sagesse :

Selon les historiens et les exgegètes ce livre a été écrit à Alexandrie en l'an 50 avant Jésus-Christ à l'époque où régnait justement la Reine Cléôpatre VII, fameuse par ses aventures amoureuses avec

les chefs Romains, notamment Marc Antoine (51 — 30).

L'auteur du livre est censé être Salomon. Le titre en grec porte « Sagesse de Salomon » (IX, 7 — 8). Il parle comme un roi (VII, 5, VIII, 9 — 15), s'adresse à des rois (I,1. VI, 1, 11, 21)

Mais le style est ce que l'on appelle un «artifice littéraire» évident (St. Augustin, St Jérôme, St. Origène le remarquent) et c'est cet artifice qui met cet écrit de sagesse, comme l'Ecclesistique (Qohélet) ou le cantique des cantiques sous le nom du plus grand sage d'Israél (première époque naturellement, car hélas! le vénérable Salomon a perdu la sagesse vers la fin de sa vie. L'a-t-il recouvré in extremis? les textes ne le disent pas).

Le Livre a été écrit tout entier en grec: l'unité de comopsition va de pair avec la langue employée.

Voici comment la Bible de Jérusalem en parle dans l'introduction, en analysant et presentant le livre:

> « L'auteur est assurement un juif plein de foi au Dieu des Péres (IX, 1) fier d'appartenir au peuple saint», à la «race irreprochable» (X, 15) mais c'est un juif héllenisé. La critique de la zoolatrie et autres cultes paiens prouvent qu'il vivait à Alexandrie, à la fois capitale de l'héllenisme sous les Ptolémées et grande cité juive de la Dispersion. Il cite l'Ecriture selon la traduction des Septante, faites dans ce milieu; il lui est donc postérieur. Mais il ne connait pas l'oeuvre de Philon d'Alexandrie, qui est postérieure (20 av J.C. 54 après J.C.). Il parait donc avoir été écrit vers le milieu du 1er Siècle. Il a de nombreux contacts avec la pensée nourrie de l'Ancien Testament.

D'autre part l'auteur n'est ni un philosophe, ni un théologien, mais reste un sage d'Israél.

Il exhorte à la recherche de la sagesse qui vient de Dieu, qui s'obtient par la prière, qui est source de vertus, qui procure tous les biens.

Il profite des doctrines platoniciennes. Ainsi, il fait la distinction entre corps et âme (IX, 15). Il parle de l'immortalité de l'âme et souligne que Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité. Ce qui se passe ici-bas est une préparation de l'autre vie, où les justes vivront avec

Dieu, les impies recevront leur châtiment

Par ailleurs, la Sagesse est un attribut de Dieu, une effusion de la Gloire du Tout Puissant, un reflet de la lumière éternelle, une image de son Excellence, ce qui marque un progrès dans la formulation — plus spirituelle —, et un approfondissement des idées anciennes.

Le nouveau testament s'en est inspiré. De plus le livre contient l'esquisse d'une philosophie religieuse de l'histoire. La première partie Ch. I; IX, offre au chrétien un aliment spirituel de haute qualité; aussi la liturgie de l'Eglise y a largement puisé.

C'est un livre de l'ancien testament, le plus intéressant au point de vue doctrinal, le plus proche du Nouveau Testament et le mieux composé. Il est abondamment cité ou utilisé par les Péres de l'Eglise le canon de Muratori (II° siècle) le nomme avec les livres du Nouveau Testament, comme écrit par les «amis de Salomon».

La leçon que l'on dégage du Chap. Ier (V, 1, 15) est celle-ci

«Chercher Dieu, au lieu de courir après la mort, aimez la justice elle est immortelle».

Ainsi la sagesse se présente comme un esprit qui vient de Dieu, mais qui devient plus intérieur à l'homme que lui-même.

Le point culminant de tout le développement sur la sagesse est sans contredit la prière de Salomon au Chap IX 1,8. C'est le Sommet spirituel du livre.:

vv. 1: Dieu des Pères, Seigneur de misèricorde, toi qui, par ta parole, as fait l'Univers, toi qui par ta sagesse, a formé l'homme etc. ...

IX. vv. 6-8: Quelqu'un, en effet, serait il parfait parmi les enfants des hommes? s'il lui manque la Sagesse qui vient de toi, on le comptera pour rien.

C'est toi qui m'as choisi pour regner sur ton peuple...

Ce livre a réalisé une harmonie d'un genre tout nouveau, en unissant «les qualités de la mentalité hébraïque à celles de l'esprit grec».

Quelques termes employés dans le livre sont empruntés à la philosophie electique de l'époque, où domine le courant stoicien; mais

ils servent en général à traduire des idées admises depuis longtemps dans la pensée religieuse hébraïque.

Ainsi au Chap XIV, 3 le «pronoia «πρόνοια» pour «Providence» et au Chap I, v. 7, le mot «synekhon» «συνέχον» emprunté au vocabulaire des stoiciens, pour «l'Esprit du Seigneur (en effet remplit l'Univers, et lui,) qui tient toutes les choses, sait tout ce qui se dit». ...

Ainsi encore l'âme tantôt s'oppose au corps comme dans la pensée platonicienne (Ch IX, 15) tantôt en parallelèle avec lui, comme dans l'usage hébraïque où l'un comme l'autre peut désigner la personne vivante (ch. 1, 4).

De même aussi la justice, dans la vertu cardinale des philosophes (ch, 7 in fine) est tantôt un don gratuit par lequel Dieu rend l'homme conforme à la loi divine (sainteté), ce qui est un concept proprement hébreu.

Cette présentation répondait aux besoins de l'époque et constituait la dernière préparation de l'esprit humain en vue de la révélation chrétienne.

La Sagesse répond à l'appel du salut. «L'«encrateia»«ἐγκράτεια» «moderation» «justice» est une grâce qu'il faut demander à Dieu (VIII,, 19; 21) car elle n'est rien moins que Dieu se communiquant à la créature spirituelle.

Voilà pour l'Ancien Testament. Bien entendu il y'a bien d'autres passages de l'Ancien Testament interéssant l'Egypte, mais cela sortirai du cadre de cette étude.

Passons maintenant au Nouveau Testament.

Car quoiqu'on puisse penser, notre ville d'Alexandrie a les honneurs d'une ou quelques citations dans les livres du Nouveau Testament. Pas nombreuses il est vrai, mais elles y sont. Les voici:—

Vous savez que le Livre des Actes des Apôtres, a été redigé par St Luc vers l'an 70 ap. J.C. Les exégètes hésitent — comme cela leur arrive parfois, — entre considerer St. Luc, comme un Juif très héllenisant ou un grec de bonne éducation, connaissant à fond les choses juives. (6).

---

(6) Cf. Bible de Jérusalem, Introduction au Livres des Actes des Apôtres.

Or, nous avons trois textes principaux dans les Actes des Apôtres qui font mention d'Alexandrie:

I — Au Chapitre XVIII, 24/26:

> « Un Juif nommé Apollos, *originaire d'Alexandrie,* était arrivé à Ephèse. C'était un homme éloquent, versé dans les Ecritures. Il avait été instruit de la voie du Seigneur, et, dans la ferveur de son âme, il prêchait et enseignait avec exactitude ce qui concerne Jésus, bien qu'il connut seulement le baptême de Jean. Il se mit donc à parler avec assurance dans la synagogue. Priscille et Aquila, qui l'avaient entendu le prirent avec eux et lui exposèrent plus exactement la Voie».

St Luc explique plus haut dans le même chapitre qui étaient Priscille et Aquila.:

> « Après cela Paul s'éloigna d'Athènes et gagna Corinthe. Il y trouva un Juif appelé Aquilla, originaire du Pont qui venait d'arriver d'Italie, avec Priscille sa femme, à la suite d'un édit de Claude qui ordonnait à tous les Juifs de s'éloigner de Rome». (Actes XVIII, 1 et suiv.)

Cet édit de Claude est un fait historiuqe connu de l'an49-50. Apollos est aussi cité au Chap. XIX, 1.

St. Paul parle d'Apollos six fois dans la première Epitre aux Cotinthiens (qui, en fait, est la seconde, la première ne nous étant pas parvenue (Cf I Cor V, 9 - 15). C'était lors du troisième voyage de St. Paul à Ephèse: I. Cor. I, 12 III, 4, 5, 6, 7, (moi je plante, Appolos arose, mais c'est Dieu qui fait croitre). Aussi I. Cor III, 21, 22 et I Cor IV, 6.

Par ailleurs c'est à Apollos que la plupart des Exégètes attribuent la rédaction de l'Epitre aux Hébreux dans l'esprit et sous la dictée même de St Paul.

Voici ce que rapporte la Bible de Jérusalem à son sujet :

> Ce juif alexandrin dont St Luc vante l'éloquence, le zèle apostolique et la conaissance des écritures (Actes XVIII, 24 - 28), possède des qualités qui se reflètent en effet, de façon remarquable dans l'Epitre aux Hébreux avec sa langue et ses pensées de culture alexandrine (Philonienne) son apologétique d'une belle prestance oratoire, son argumen-

tation enfin, toute fondée sur l'interprétation de l'Ancien Testament».

L'Epitre a été écrite vers 67.

II. — Actes Ch. XXVII, 6.

St Paul comparait devant le Gouverneur Porcius Festus de Césarée successeur de Félix, en présence du Roi Agrippa et de Bérénice sa soeur. St. Paul, citoyen Romain, en ayant appelé à César, on décide de l'embarquer pour Rome où il sera jugé. C'est le quatrième voyage de St Paul, celui de sa captivité et c'était en l'an 60 ap. J.C. Ils rencontre une tempête en mer, qui les oblige à passer les mois d'hiver à Malte.

Dans le détail du voyage, St Luc rapporte qu'après un arrêt à Sidon (sur la côte Libanaise), ils s'embarquent de nouveau — après 15 jours de voyage, disent les Actes — ils arrivent à Myre en Lycie — (au Sud de l'Asie Mineure) Là, nous dit encore le texte, ils s'embarquent sur un *navire alexandrin,* en partance pour l'Italie (ce qui confirme qu'Alexandrie était alors un grand port maritime, possedant une flotte commerciale et dont les navires desservaient le bassin Méditerranéen).

III — Actes XXVIII,11 (suite du récit)

La tempête les regette à Malte. Après un séjour de trois mois dans l'île de Malte, ils reprennent la Mer, sur un autre ou peut-être le même navire qui avait hiverné dans l'île. C'était dit le texte «un *bateau alexandrin à l'enseigne des Dioscures*»; lequel les amène à Syracuse et ensuite à Puteoli, Pouzzoles, le port de Naples actuel.

Ce sont là des bribes, mais quand on pense qu'il n'y a pas beaucoup de villes de ce temps que le Nouveau Testament mentionne, on a une certaine fierté de voir sa ville natale citée dans le Livre Saint.

Comme conclusion j'émets un voeu: c'est de voir créer et instituer en notre ville d'Alexandrie, une section de recherches bibliques» au Musée de notre ville et à la Société d'Archéologie. Il y'a là un travail fort intéressant à entreprendre et à poursuivre, dont les résultats pourraient attirer de nombreux touristes, savants, visiteurs de marque.

Abbé Jean-Jacques PALLIA
Prêtre Séculier.

UNE FAMILLE LEVANTINE AVANT 1850

Beaucoup de lecteurs alexandrins connaissent le nom de Bayle St. John, le voyageur et écrivain qui — comme Pacho avant lui et, plus tard le Prince Omar Toussoun — a exploré le désert Libyque et laissé plusieurs ouvrages intéressants. On sait moins qu'il est l'auteur d'un petit livre, paru à Londres en 1850 chez Chapman & Hall, qui s'intitule *Two Years' Residence in a Levantine Family*, et qui est plein de détails curieux pour qui se penche sur la petite histoire de notre ville.

Bayle St. John débarqua à Alexandrie le 6 juin 1846 et devait y demeurer jusqu'en 1848. Il commence par nous décrire, en guide consciencieux, les deux ports, le palais de Ras el Tine, la ville turque, la Strada Franca, la Mensheya, la Tour des Arabes, le fort Kom el Dik, la Porte Rosette, les fortifications encore debout. Il s'installe aussitô à l'Hôtel d'Europe, sur la place des Consuls, où il voit pour la première fois, semble-t-il, des moustiquaires. La clientèle de l'hôtel, en majorité des Anglais, s'habille le soir pour dîner; et St. John regrette l'absence de couleur locale. Dès le second jour il se mit à visiter des *okelles* où l'on signalait des appartements vacants; aucun ne lui plut. Mais cela donne au jeune homme avide d'apprendre, l'occasion de nous décrire minutieusement tout ce qu'il voit: la manière de bâtir, les styles en vogue, les matériaux de construction importés de Malte, les prix de location. Pourtant il ne se décide pas encore à déménager. Il parcourt la ville et ses environs, les bords du Mahmoudieh, les jardins du Gabbari, notant les faits saillants de ses promenades mais sans se fixer sur un domicile convenable. Le 23 juin, veille de la Saint-Jean,

la colonie grecque célèbre la fête à coups de pétards. Il paraît que c'est aussi le moment où, du temps des épidémies, la peste disparaissait. Ainsi toute la ville prend part à ces bruyantes réjouissances. Le 27, il fait la connaissance d'un commerçant de Rhodes qui lui parle avec force détails du bétail de Caramanie. Le 28, il assiste à une fantasia et raconte la procession à l'occasion d'une double cérémonie de mariage et de circoncision. Le lendemain, c'est un enterrement qu'il rencontre en cours de promenade. Le voici au courant de tous les rites de l'Orient. Il se permet alors de décrire, en termes qui ne sont pas toujours flatteurs, les costumes des diverses races qui peuplent Alexandrie; ceux très variés des musulmans venus d'Asie ou d'Afrique et ceux des prêtres grecs et maronites, les gilets et les châles des rayas moustachus, les larges pantalons des paisibles levantins, les habits distinctifs des Juifs et des Coptes. Et les innombrables couvrechefs! On passerait des journées entières à regarder, sans jamais s'ennuyer, ce spectacle toujours nouveau. Bayle St. John, on le voit, était né pour voyager; il sait observer et raconter...

Un soir qu'il prenait le frais sur le porche de l'hôtel, il se mit à bavarder avec deux Européens. L'un d'eux était un bizarre individu qui parlait parfaitement l'anglais mais à qui de nombreux voyages avaient laissé comme un accent étranger. On sut plus tard que c'était un espion tsariste ou un agent d'Europe Centrale — notre bon jeune homme n'écoute pas ces vilains racontars! Pour lors le vrai ou faux espion enseignait les langues vivantes aux enfants des Alexandrins. Il proposa à St. John de l'aider à mieux comprendre la ville et connaître sa population bigarrée. C'est ainsi que le jeune explorateur fut muni d'un guide polyglotte et bien introduit. Ils décidèrent de se rendre dès le lendemain chez l'un des principaux commerçants levantins.

Le départ fut fixé pour six heures du matin. De la grand'place des Consuls jusqu'à l'avenue de la Porte de Rosette, le trajet est long et il vaut mieux éviter l'ardeur de midi. Les excursionnistes arrivent devant l'Eglise St Marc juste au moment où, sous la direction de l'architecte, un Allemand du nom de Weit, on plaçait la clé de voûte de l'édifice néo-gothique. Ensuite ils se rendirent chez M. Gibara, levantin de Damas, le concessionnaire entre autres des Lacs de Wadi Natroun.

Bayle St. John nous décrit la maison où, quelque cinquante ans

auparavant, Bonaparte avait séjourné. Tout le monde dormait encore mais l'on se leva en vitesse et St. John fut reçu avec une courtoisie qui mêlait la politesse occidentale avec l'orientale. La conversation se fit tant bien que mal en français (St. John n'avait pas encore appris le sabir d'italien et d'arabe alors de rigueur), interrompue par de fréquentes tournées de café et de narguilés.

C'est l'après-midi de ce même jour que St. John fit la connaissance de ceux qui devaient être ses hôtes deux ans durant et qui lui apprirent à comprendre et à aimer les levantins d'Egypte.

Toujours précédé de son guide infatigable autant que mystérieux, il se rendit dans une maison moins cossue que celle des Gibara dans le labyrinthe des rues voisines de la Mosquée d'Ibrahim Ils furent conduits par une esclave noire à travers les multiples dédales qui menaient au corps de logis. Entourée d'une galerie ou balcon en bois, voici une cour carrée à pans coupés qui la transforment en octogone. Les murs éclatants sont ornés de plantes grimpantes. Dans un coin de la cour il y a le puits. A gauche, c'est l'écurie. A droite, une sorte d'antichambre, garnie de tapis et de divans, d'où part l'escalier qui mène à la galerie. C'est comme un couloir qui dessert toutes les chambres et d'où l'on voit le ciel très bleu. On monte. On entre. Une dame corpulente en costume levantin l'accueillit par un *taffadul* assez froid et l'introduisit dans une grande salle divisée en deux: la partie basse meublée à l'européenne, la partie surélevée garnie de tapis et de divans à l'orientale. Une grande assemblée s'y tenait, une foule où d'abord on ne distingue que les turbans, les châles, les kaftans, les pantalons bouffants. Il y avait là quelques femmes au visage dévoilé; Sett Madoula, la maîtresse de céans; sa soeur, Om Barbara. On avait tenté en vain de faire disparaître les plus jeunes qui, curieuses de voir un Franc, refusèrent de s'éclipser. Dans un coin était étendu un jeune homme à l'air maladif.

C'est le moment pour l'auteur qui commence à s'acclimater, de nous présenter ses personnages. Tout d'abord Sett (c'est à dire Madame) Madoula qu'il nous décrit comme une belle personne de trente-sept ans. En réalité, elle avait atteint la cinquantaine.

Sett Madoula qui mourut à quatre-vingts ans le 6 février 1874 et qui fut enterrée dans son caveau sous l'église du cimetière de Ter-

re Sainte d'Alexandrie, était née Madeleine Favuli, la fille d'un commerçant de Beyrouth d'origine italienne dont le nom, au cours de son long séjour en Orient, s'était transformé en Babouli. Veuve une première fois d'un homme très âgé, elle avait épousé en deuxièmes noces un médecin véronais, le comte Luigi Fracca di Villafranca qui avait fait avec Napoléon la campagne de Russie et s'était, à la Restauration, réfugié en Syrie. Il mourut laissant un fils et deux filles. Veuve une nouvelle fois, Sett Madoula se remaria avec un drapier d'Alexandrie du nom de Farah. Il venait de mourir à son tour. C'est pour cela qu'il y avait une telle assemblée chez Sett Madoula et qu'elle-même, vêtue de noir, ses bijoux dissimulés sous de petites housses de crêpe, avait reçu d'un air maussade le visiteur anglais.

Dix jours plus tard —non sans difficulté car les rues n'avaient pas de nom ni les maisons de numéro — Bayle St. John retourne chez Sett Madoula. «Venite sopra, senor», cria la maîtresse de maison dans son italien fantaisiste. Son visiteur, conservant sans doute en d'autres climats son horaire britannique, avait interrompu la sieste familiale. Pendant que les esclaves l'introduisaient, Sett Madoula eut le temps de revêtir un costume de veuve d'un bleu presque noir et un petit tarbouche garni de crêpe. Sa douleur semblait vive mais non poignante; ses précédents veuvages l'avaient probablement endurcie. St. John nous assure d'ailleurs qu'en elle, c'était la mère qui l'emportait. En tout cas il ne manque pas l'occasion de nous décrire les coutumes du Levant en cas de deuil. Pendant un an, et quelques jours de plus afin d'éviter toute apparence de hâte, les coussins des divans doivent être disposés à l'envers, les narguilés sont apportés sans embouchoir, les mirois sont drapés de noir et les tableaux retournés contre le mur. On n'offre pas de *cherbet* et on ne parfume ni ne sucre le café. Il va sans dire qu'on n'écoute pas de musique et que les orgues de Barbarie sont bannis. Une veuve ne fait de visites qu'à ses proches, ou à des parentes avant leur délivrance. Après une naissance, il y a trop de signes de joie dans la maison.

Le jour du *quarantième* — ces coutumes pourtant anciennes et répandues semblent choquer notre ingénu — il faut que toutes les parentes, menées par une pleureuse professionnelle, passent la journée dans le grand salon à crier sans s'arrêter. Sett Madoula avoua à son visiteur qu'elle ne s'était pas dérobée à ce pieux devoir tout en ne l'approuvant pas. Peut-on réveiller les morts? Néanmoins, elle avait hurlé et gémi jusqu'au soir comme l'exigeait son rôle; ses yeux

en étaient encore rouges et sa voix enrouée.

C'est le moment où le clergé vient nombreux dans les maisons. On leur demande de dire des messes, souvent ils espèrent diriger les affaires de la veuve ou des orphelins. Farah, le défunt, «par ostentation autant que par superstition», nous dit St. John en bon protestant, était très libéral envers l'Eglise. Une fois même, recevant un évêque étranger, n'avait-il pas été jusqu'à débourser mille *talaris!* Tous les soirs il avait un ou deux prêtres à sa table, et l'on soupait aux chandelles. Ce qui explique, déclare l'antipapiste, qu'il mourut sans le sou.

Le jeune homme maladif dont nous avons fait la connaissance à notre première visite était Alexandre Fracca, dit Iskender, le fils de Sett Madoula qui l'élevait douillettement. Elle espérait que St. John deviendrait l'ami et le professeur d'anglais de son fils qui connaissait déjà plusieurs langues dont le français. Elle-même ne parlait que ce mélange méditerranéen qui a survécu presque jusqu'à nos jours: «Lazem, disait-elle, lazem el giovine amel keif un poco»; il faut que jeunesse se passe.

Après de nombreuses visites de plus en plus rapprochées, Sett Madoula offrit à St. John qu'on appelait familièrement «ya Sinjân» de venir habiter quelques pièces attenantes à la maison principale. On y accédait par un autre escalier donnant sur la cour. On pouvait aussi y entrer par une porte qui ouvrait directement sur la galerie mais cette porte, tant que dura le séjour de l'étranger, fut toujours fermée à clef et ostensiblement clouée, crainte de faire jaser le clergé et tout le voisinage. C'est donc en tout bien, tout honneur, que Bayle St. John porta ses pénates anglicanes chez ses nouveaux amis levantins.

Il est temps à présent de parler des autres membres de la maisonnée. Il y avait d'abord Rose, ou Wardé, jeune fille de seize ans, la nièce et la protégée de Sett Madoula qui avait recueilli et élevé l'orpheline. On n'avait pas voulu, lors de la première visite, la montrer au Franc tant elle était jolie et espiègle.

Il y avait aussi Hanna, le fils illégitime d'un riche marchand, recueilli par Om Barbara qui en fit un fonctionnaire au bureau d'enregistrement des filles publiques. Mais le Pacha, dans un accès imprévu de puritanisme, avait fait fermer les maisons déjà closes, et Hanna perdit son poste. Il devint alors une sorte de domestique, de fac-

totum, chez sa bienfaitrice et, ensuite, chez Sett Madoula dont le caractère était moins violent que celui de sa soeur et dont l'indulgence s'accommodait mieux des crises de folie du malheureux enfant abandonné. Car Hanna était fou, bien que d'une folie douce. Il était également fou amoureux de Wardé qu'il effrayait par ses déclarations fougueuses auxquelles seule la drogue pouvait l'enhardir. St. John nous affirme que la nièce de Sett Madoula était en effet très belle mais il nie avoir eu jamais l'intention d'épouser lui-même une fille si jeune, sans fortune, d'un état, d'un milieu si différent du sien. Il ne pouvait toutefois se retenir de l'admirer vivement ni de la comparer à Mademoiselle Dahan, vraisemblablement Catherine (1830-1923), plus tard la comtesse Joseph de Zogheb, qui, resplendissante de bijoux, éclipsa les plus fières beautés européennes à un bal princier. Il est amusant de noter que sa soeur, Zénobie Dahan, dont on a pu en 1955 admirer la grâce sinon la beauté à l'exposition de l'Atelier et des Amitiés Françaises de notre ville, «Le Portrait à Alexandrie», épousa quelques années après un négociant aisé qui n'était autre qu'Alexandre Fracca... Oui, même dans sa robe de deuil, la pauvre Wardé paraissait une déesse et son visage, au contraire de ses compatriotes à l'air alangui, montrait du caractère et de l'expression. Hélas, les oncles de l'orpheline, déplorant le voisinage périlleux de l'Anglais, marièrent bientôt de force leur nièce ravissante à un riche et vieux commerçant du Liban qui avait déjà eu deux femmes et à qui il restait autant de dents. Son histoire s'arrête-là bien que malheureuse...

Il y avait encore une petite fille de six ans, diablotine prénommée Henneneh, ou Annette, que l'on habillait — par crainte de sortilèges dus à l'envie — d'une espèce de sac et à qui, pour la même étrange raison, on laissait les cheveux en broussailles. Sett Madoula n'était point trop bigote; ses principes sans rigidité la conduisaient à la messe le dimanche comme aux bains le samedi; elle ne croyait pas au pouvoir des pleureuses ni à l'efficacité des prières pour le salut des défunts: mais elle craignait ferme les fantômes, les démons malveillants et le mauvais oeil. Si elle ménageait son peigne, elle était rarement sans son encensoir, et passait nuits et journées à conjurer les sorts. C'est sans doute pourquoi la petite Annette survécut à diverses épidémies, grandit sans encombres, devint Madame Dahan et eut une nombreuse progéniture.

Côté domestique, à part Hanna le fou, il y avait aussi Ali le bor-

gne, Zara la première esclave et plusieurs autres négresses. Et pourtant ce n'était pas une de ces familles fortunées comme celles qui vivaient, à cette belle époque, vers la place des Consuls, gravitant autour de la Cour et des Pastré.

Om Barbara, la soeur aînée de Sett Madoula, venait souvent passer la journée. Elle portait toujours des bas blancs alors que Sett Madoula allait plus simplement jambes nues dans ses pantoufles. Barbara, sa fille, dont la chevelure s'ornait d'une multitude de perles en plus du galon doré et des paillettes des coiffures habituelles, avait épousé Youssouf Eid. C'était un homme haut et maigre, portant turban clair et long kaftan bouffant, avec un châle en guise de ceinture sous un vaste manteau sombre. Il se chaussait à la franque de bas blancs et de souliers noirs. Les Eid s'étaient mariés par inclination autant que par raison et ils formaient par conséquent un ménage heureux. Le seul, dit St. John, qu'il ait rencontré dans l'Orient d'alors où les rapports conjugaux étaient le plus souvent dramatiques sinon inexistants.

Francis, le frère de Barbara, qu'on voyait souvent chez sa tante, était une sorte de gros dandy manqué qui passait tout son temps chez les danseuses. Il vint un jour, une pastèque sous le bras, inviter Iskender et Sinjân aux bains de mer. Il se faisait suivre partout par une sorte de pitre nommé Khalil Adm, un maronite à la peau grasse et foncée; ce pauvre d'esprit était de toutes les fêtes, il lui servait de souffre-douleur et faillit bien ce jour-là se faire bouffer par des requins. C'est Francis qui, lors de l'interdiction des almées musulmanes en dénicha de juives pour la fête que Sett Madoula offrit, au sortir de son deuil, parce que son fils avait été exempté, en sa qualité de soutien de famille, du service militaire autrichien. C'est lui qui, au temps du Ramadan, conduisait l'étranger à travers les bazars illuminés. Le reste de l'année, dès le coucher du soleil, la ville était plongée dans une complète obscurité. On ne rencontrait que quelques Européens rentrant d'une soirée et qui s'éclairaient de lanternes car il n'y avait pas encore le gaz. C'est Francis qui l'accompagna encore à la foire nocturne d'Aboul Abbas, ainsi qu'au Mouled de Kom el Dik. Sinjân toujours désireux de s'instruire, se fait expliquer les détails de ces soirées et nous communique minutieusement tous les renseignements. Félicitons-nous de sa curiosité ainsi que de son penchant pour le «gossip» qui nous vaut quelques anecdotes savoureuses: Celle de l'amiral Moustapha Kaptan, un Grec au service du Pacha, dont le

véritable nom était Mattheos ou Matthieu, et dont on sait que les obsèques faillirent dégénérer en emeute: le Kapitan était-il ou non renégat? C'est lui qui revint bredouille d'une expédition en Méditerranée, déclarant naivement mais obstinément «Malta yok». Celle du Consul de Naples et des Deux-Siciles qui avait payé six mille talaris son honorifique fonction. Il connaissait aussi mal la politique que les langues et, lorsque les membres de sa nation, à l'instar de leurs compatriotes d'Italie, se passionnèrent pour les idées nouvelles et le sommèrent de se déclarer ouvertement pour la Constitution, il parut au balcon en turban blanc et pelisse de soie pour, au grand scandale de la colonie européenne, crier «Viva la Costipazione!» Ne serait-ce pas la malice plutôt que l'ignorance qui poussa le Consul, dont nous n'avons pas encore dit qu'il s'appelait Debbané (à Alexandrie, disait quelqu'un, les comtes s'appellent Mouche et les barons Chasse-Mouche), qui poussa, disions-nous, l'habile homme à estropier et ridiculiser le nom de cette Constitution qui pouvait lui ôter son titre si precieux ?

St. John se promène à travers les souks écoutant les cris des vendeurs d'eau, observant l'âpreté des marchandages et la coquetterie des clientes se dévoilant à demi pour obtenir un rabais, mais ce n'est qu'au moment où Iskender ouvre sa propre boutique que le voyageur pénétrera véritablement les rouages du commerce alexandrin.

Farah, comme on sait, mourut sans le sou. Son frère, Sidi Lyas, accourut de Damas pour recueillir un héritage inexistant car la valeur des marchandises en magasin ne couvrait pas les dettes. Les créanciers du défunt se réunirent, firent poser les scellés; le maigre stock risquait de se détériorer. La fortune personnelle de Sett Madoula et de ses enfants avait également été engloutie dans la déroute. Sidi Lyas, c'est à dire Monsieur Elie, venait de débarquer de Beyrouth et se trouvait encore au lazaret, ou Sett Madoula lui faisait porter d'exquis petits plats, quand les créanciers résolurent de sauver ce qui restait et de remettre au jeune Fracca qu'ils connaissaient, les billets en leur possession lui confiant ainsi le soin de gérer le commerce. L'étranger de Damas se trouverait exclus par ce fait accompli.

Au 9ème jour on vit apparaître, sortant de quarantaine, un dévot gros et gras dont le bénédicité dura vingt minutes pour le moins et qui au milieu des plus vives discussions d'argent ne se départissait

pas de son chapelet. Il croyait non seulement que les hérétiques (et Sinjân avec eux) étaient voués au feu éternel mais aussi que la terre était plate, immobile et entourée d'eau; que les étoiles n'étaient pas plus grosses que le poing, et cent autres erreurs aussi ridicules parmi lesquelles, note St. John, qu'on devait préférer la France à l'Angleterre! Sidi Lyas eut beau prier le ciel et intriguer sur terre, il ne put mettre la main sur le patrimoine de Sett Madoula et de ses enfants. Il se contenta de cinq mille piastres et repartit pour la Syrie; il est vrai qu'en échange il rendit à sa belle-soeur les titres de propriété de sa maison qu'il avait habilement subtilisés en cours de négociations. Et c'est ainsi que le jeune homme maladif devint marchand.

Son commerce de drap, de soieries, de mousselines et de châles divers devait bientôt prospérer. Il se construisit quelques années plus tard une grande maison qui s'élevait à l'endroit où la rue Safia Zaghloul, s'élargissant en triangle, rejoint la rue El Horreya. Mais revenons au temps de ses débuts. Une des raisons de son succès fut qu'il préférait écouler les marchandises avec un petit bénéfice plutôt que de les conserver longtemps en espérant des gains importants.

St. John s'attribue modestement le mérite de ce modernisme audacieux. En tout cas il est vrai qu'Iskender vendit vite et beaucoup. Il put ainsi libérer son entreprise des créances arriérées, devenir son propre maître. Le soir, après le travail, on jouait aux dominos en famille et l'on initiait Sinjân aux bizarreries de l'Orient.. Il apprit ainsi qu'un mensonge déjoue les mauvais sorts et qu'il suffisait de déclarer, par exemple, qu'on irait le lendemain à Rosette et d'en convaincre ses auditeurs, alors qu'on n'en a nullement l'intention, pour être aussitôt délivré. A mesure que l'Anglais apprenait l'arabe et le sabir, il comprenait bien des nuances qui lui avaient échappé. Entre autres, le fait que plusieurs personnes, dont Miriam Anhoury la propre fille de Sett Madoula, ne voulaient plus fréquenter la maison parce que la famille hébergeait un hérétique et partageait ses repas avec un étranger dont on ne savait rien. Iskender et sa mère se moquaient du qu'en-dira-t-on, Om Barbara approuvait sa soeur, mais Goz Barbara recommandait un peu plus de circonspection. Sett Madoula continuait néanmoins de traiter l'étranger comme son fils, sortait même avec lui, prenait son avis en diverses matières et jusque dans l'acquisition d'une nouvelle esclave. St. John sait à présent que les marchands rusés tentent d'écouler dans les bazars d'Alexandrie

les ânes boiteux et les esclaves méchants dont leurs maîtres caïrotes ne veulent plus. Il est amusant de noter à quel point l'Orient a déteint sur le Britannique. Sinjân s'étonne encore, St. John ne s'émeut plus. Il va jusqu'à se mêler d'une querelle de famille à la suite de quoi Georges Anhoury, le gendre de Sett Madoula, dut répudier sa concubine noire.

St. John enregistre les longs propos de Sett Madoula sur la moralité des orientaux, le triste état d'infériorité où sont tenues les femmes. Elle lui explique combien la demi-réclusion des levantines est plus dangereuse pour leur vertu que la liberté absolue des franques ou la captivité totale des musulmanes. C'était un miracle, un miracle divin, qu'elle-même fût restée honnête! Et pourtant Fracca, son deuxième mari, eût bien mérité que... Il était d'une jalousie féroce, injuriait quiconque osait regarder un peu longuement son épouse qu'il menaçait souvent de son épée, alternant ces crises de colère avec des scènes de désespoir où, des larmes aux yeux et des sanglots dans la voix, il suppliait sa femme de lui être fidèle pour ménager, non son amour mais surtout sa dignité!

Une fois, il avait invité à dîner le consul de France et le consul d'Angleterre qui désiraient faire la connaissance de sa femme. Le jour venu, ne tenant plus, après une nuit sans sommeil, il fit partir Madoula dès l'aube pour une campagne fort éloignée de Beyrouth. Ses amis, les deux consuls, le trouvant seul, se moquèrent de sa jalousie et le plaisantèrent si fort qu'il fut décidé qu'en guise de réparation on se rendrait tous ensemble le lendemain à la maison de campagne pour rencontrer la séquestrée. Fracca accepta mais, au dernier moment, après une seconde nuit d'angoisses, il ne put s'y résoudre. Il se fit en toute hâte précéder d'un messager ordonnant à la pauvre femme de rentrer à la ville par un chemin détourné; et les consuls trouvèrent la cage vide!

Ce traitement de mégère apprivoisée, en domptant la nature de Sett Madoula, était peut-être la source de sa tolérance envers autrui comme de son incorrigible indolence. C'est en connaissance de cause qu'elle (et St. John à sa suite) prenait toujours le parti des épouses dans les drames et les intrigues où il semble qu'on ait en permanence vécu

St. John quitta l'Egypte peu avant la mort de Mohamed Aly et il put assister aux dernières années du fondateur de l'Egypte mo-

derne, comme on l'appelait, qui rêgnait alors en despote mal éclairé par son entourage et, dit-on, par ses filles, la veuve de Defterdar bey et celle de Kamel Pacha; elles pourvoyaient de belles esclaves le vieillard aux facultés déclinantes afin de mieux le manoeuvrer. St. John nous entretient aussi des fils de Mohamed Aly; d'Ibrahim qu'il surnomme le militaire anachronique; de Said Pacha, l'obèse amiral de la flotte; de Mohamed Aly bey, enfant gâté de treize ans qui, accompagné de son précepteur français, se rendait parfois chez les Gibara portant un bel uniforme offert par le Duc de Montpensier et une jolie épée damasquinée. Les deux autres fils du Vice-Roi, Hassan bey et Halim bey, étaient à ce moment en France en même temps que les fils d'Ibrahim, Ahmed et Ismaïl. Un autre fils d'Ibrahim, Moustapha bey, était celui qui avait accompagné son grand-père dans son voyage à Stamboul mais, comme plusieurs autres membres de sa famille, il ne savait pas contenir ses instincts et l'on dut bientôt le renvoyer en Egypte. C'est Abbas, petit-fils lui aussi de Mohamed Aly, qui devait lui succéder sur le trône. Il avait environ trente-cinq ans. Les mémorialistes sont généralement d'accord avec St. John pour en parler comme d'un débauché. Il faut lire aussi, au sujet de cette époque passionnante, faite de grandeur et de corruption, les petits mémoires secrets de Prisse d'Avesnes.

Revenons à l'ouvrage de St. John: le soir, Iskender lisait parfois à sa famille les *Mille et Une Nuits* dont chacun croyait ferme à la véracité; qui se donnerait la peine de mentir si longuement? Pendant ce temps, dans les harems de la ville, des nuits plus nombreuses encore se passaient dans les délices ou les alarmes. St. John très victorien, nous dit être choqué par les anecdotes qu'il entend à ce sujet: il est encore assez près du dix-huitième siècle pour nous les raconter. Les multiples mésaventures de Nefissa Hanem, la fille du dernier Dey d'Alger, ne peuvent qu'émouvoir mais nous sommes quelque peu rassurés de savoir que l'infortunée proscrite eut la chance de trouver un défenseur et un bienfaiteur en M. de Laurin, alors consul d'Autriche, dont la générosité et l'humanité se trouvèrent tant de fois au service des âmes en peine, fussent-elles princesses ou esclaves fugitives.

Il y avait d'autres Européens à Alexandrie dont nous parle St. John; le docteur Galani bey, médecin privé du Pacha; la marquis de Lavalette, dont la femme était spirituelle et médisante; l'Anglais, Mr. Briggs qui eut l'idée du Canal Mahmoudieh; le Français, M. de Ségur. Les levantins riches les imitaient presque parfaitement; les autres vivaient à leur guise, sans complexe. Ils dormaient tout ha-

billés, mangeaient, sortaient, rentraient, criaient comme on l'avait fait depuis des siècles dans leurs familles. Cette sincérité, cette joie de vivre — car c'en était une — touchaient, plus que les imitations d'une élite superficielle, ceux des voyageurs qui se donnaient la peine de les approcher. St. John n'est pas tendre envers les levantins qu'il traite à plusieurs reprises de race dégénérée; il nous avoue pourtant que, n'était le manque de culture de Sett Madoula, elle eût fait honneur à n'importe quel salon fermé de Londres. Sous tous les ciels, dans tous les temps, c'est le coeur et c'est l'esprit qui comptent...

Hélas, on ne peut raconter tout un livre: le tremblement de terre de 1847; les promenades dominicales d'Iskender et de Sinjân sur les rives du canal ou à la Colonne Pompée, alors que la paresseuse et casanière Sett Madoula, en onze ans vécus à Alexandrie, n'était jamais allée jusqu'au bord de la mer; les *bourricades* à travers sables ou palmeraies; les démêlés de l'esclave noir de M. Serpouzian avec le consul de Toscane; la misère héréditaire du fellah; les ruses des commerçants; les voisins espagnols dont les deux jeunes filles lançaient d'invitantes oeillades derrière les moucharabiés; la fête de St. Thomas où, dans l'Eglise Grecque Catholique, l'évangile du jour fut lu en sept langues aux fidèles rassemblés, en anglais, italien, maltais, grec, arabe, latin et syriaque... Non, on ne peut raconter tout un livre sans atteindre inéluctablement l'heure des adieux. Sett Madoula, en larmes, crie qu'on lui arrache son fils et son coeur. Et St. John se promet de revenir un jour vers cette ville accueillante, vers cette terre heureuse en dépit de tout...

Par suite du bombardement et des incendies de 1882, il nous reste peu de vestiges, peu de vieux papiers, témoignages de la vie quotidienne de nos ancêtres pourtant récents. Bayle St. John a préservé pour nous, parmi tant de détails précieux, une des lettres qu'il a reçues d'Alexandrie, datée du 19 novembre 1848; Iskender lui donne-là des nouvelles de sa patrie d'adoption.

Le choléra a fait plusieurs victimes dans le quartier; grâce à Dieu et à l'eau de menthe, la famille a été épargnée. Ibrahim Pacha est mort. Abbas Pacha est à la Mecque. «Ma mère, ma tante, mon cousin vous saluent. Barbara aussi. Henneneh se porte bien. Adieu, mon ami, ne m'oubliez pas.»

Et il est émouvant pour l'arrière-petit-fils attentif et nostalgique qu'est l'auteur de ce résumé, de lire au bas de la dernière page du livre la signature d'Alexandre Fracca.

CHRISTIAN AYOUB.

ALEXANDRIE MUSULMANE

LA MOSQUEE D'ATTARINE

Saint Athanase, nommé en 326 Patriarche de l'Eglise d'Alexandrie fut un de ceux qui l'illustrèrent le plus, ainsi que la fameuse école de cette ville, par leurs talents et vetus.

L'Eglise ou Cathédrale de St Athanase, consacrée en 370, fut convertie en Mosquée sans doute au début de la conquête Arabe, comme toutes les églises importantes qui ne furent pas détruites. Mais on en sait rien jusqu'à la période Fatimite. En 477 de l'Hégire (Juillet 1084) sous le régne de Badr el Moustansir (1036-1094), un de ses ministres, Badr Gémali — Arménien d'origine, Badr el Gémali est une des personnalités les plus marquantes de l'Egypte Musulmane — l'ayant trouvé delabrée, la reconstruisit; elle était connue sous le nom de Djami al Attarine, soit la Mosquée (du quartier) des vendeurs d'aromates et de parfums; une inscription contemporaine(1) conserve le souvenir de ces travaux.

Cette Mosquée était connue dans le passé sous le nom de Mosquée «Amir El Gouyouche» et de Mosquée de Badr el Gamali; car celui qui l'a érigée est le ministre Badr el Gamali qui assuma le ministère d'Egypte sous le régne du Caliphe Al Moustansir, un des Caliphes de la période Fatimite.

---

(1) Van Berchem:— Corpus Inscrip. Arab Egypte No. 518 pp 701 ss. Répératoire ihronologique d'épigraphie arabe VII 2745 — Et un doublet retrouvé recemment. — Wiet dans Bulletin de l'Inst. d'Egypte XXIV 1941/42 p. 147.

Makrisi, déclare que ce ministre érigea cette Mosquée en l'an 479 de l'Hégire, elle fut connue par son nom jusqu'au jour où les vendeurs d'aromates (Attars) et de parfums vient leur nombre augmenter autour de la Mosquée; elle fut alors appellée du nom d'Attarine.

Sidi Abou el Abbas el Mourçi y lisait ses sermons de «Tafçir», ainsi que Mohamad Abou el Fath enterré actuellement non loin de Abou el Abbas, y prechait également ses sermons;. Il y'avait débats et controverses entre lui et le prédicateur de cette Mosquée sur les descendants du Prophète où Abou el Fath eut un ascendant remarquable, ceci fut la cause de sa réputation tel que nous l'apprend Al Chaarani.

Quant à Mohamad ibn Soliman enteré dans le Mausolée, la plupart des gens sont sous l'impression qu'il s'agit de Mohamad ibn Soliman ibn Khalid ibn Walid Al Sahabi, bien connu; mais en réalité il s'agit de Mohamad ibn Soliman ibn Ahmad ibn Youssef, du nom de Zein el Din; originaire de Marakech. Amené par son père Soliman en Egypte alors qu'il était en bas âge, il élut domicile à Alexandrie. Après la mort de son père, il se mit à la recherche de la science et du savoir, assista aux leçons des Ulémas particulièrement Abdel Wahab ibn Fettouh Al Iskandarani le distingua dans le domaine du Hadith, et surpassa ses semblables. Il faisait ses prédications et sermons dans cette Mosquée et y élu domicile jusqu'à sa mort le 14 Zi el Hégah de l'an 717 de l'Hégire.

Nous tenons cette information de Maitre Béchir el Schindi ancien conservateur de la Bibliothèque Municipale d'Alexandrie qui la tient à son tour de Maitre Hassan Kassem, directeur de l'Institut de Recherches Islamiques.

A propos de l'Inscription Arabe en caractère Koufique dans le mur du vestibule de la dite Mosquée, Mr. Gaston Wiet nous donne les très interessantes informations suivantes:— (2)

Cette inscription fut découverte à Alexandrie. Elle gisait dans le dépôt de la Mosquée Attarine, et sur la demande de Mr. Gaston Wiet, directeur du Musée Arabe du Caire, elle a été scellée dans le

(2) G. Wiet. — Opus cité

mur du vestibule, qui precède la porte d'entrée du sanctuaire. Il s'agit d'une grande dalle de marbre, mesurant 217 centimetres sur 40, cassée en deux parties; elle comporte cinq lignes coufique simple, gravées en creux.

مما أمر بانشائه السيد الاجل امير الجيوش سيف اسلام ناصر الامام كافل قضاه المسلمين وهادى دعاه المؤمنين ابو النجم بدر المستنصرى عند حلول ركابه بثغر الاسكندرية ومشاهدته هذا الجامع خرابا فراى بحسن ولائه ود ( ) نه تجديده زلفا الى الله تعالى وذلك فى ربيع الاول سنة سبع وسبعين واربع مائه .

..... *Voici ce qui a été fondé par ordre du Seigneur très illustre, l'épée de l'Islam, le défenseur de l'imam, le garant des juges des musulmans, le directeur des missionnaires des croyants, Abul-Najm Badr, serviteur d'Al Muntassir, quant il mit le pied à terre dans la place forte d'Alexandrie, et qu'il contempla cette Mosquée ruinée Alors il estima, dans un bon esprit de dévouement et d'obéissance à Dieu, devoir la restaurer, pour se rapprocher de Dieu. Cela eut lieu dans le mois de Rabi* 1 *de l'année* 477 (*Juillet — Août* 1084).

Cette inscription reproduit très exactement un autre texte, aux caractères sculptés en relief, que Van Berchem a étudié après les orientalistes Lanci et Amar (3). Le texte présente dans les deux cas une difficulté sur laquelle Van Berchem avait exercé sa prudente sagacité. A vrai dire, un mot brisé à la fin d'une ligne, l'avait terriblement gêné dans ses déductions. Le point de départ de sa lecture était inclus dans les faits historiques, résumés ici sommairement.

Un fils de Badr Djamali s'était révolté à Alexandrie contre son père et le ministre prit le commandement de l'armée califienne qui dut assieger la ville pendant un mois, avant de s'en emparer. C'est alors que, dès le mois suivant, la restauration de la Mosquée commença, et Van Berchem avait été amené à lire tout en formulant des reserves:— فرأى تجيش ولاته ودبر تجديده

"Alors il vit que les administrateurs de la Mosquée s'étaient joints à l'armée des rebelles et il en dirigea la restauration.„

Dans le nouveau texte, les lettres sont toutes clairement tracées, mais le fameux vocable cassé دبـــر, est écrit ici d'une façon impossible à interpreter, دبـه, et faute de mieux, on doit penser à une erreur du lapicide.

---

(3) Op. cité.

Monsieur Gaston Wiet a été mis sur une voie nouvelle par un de ses collaborateurs au Musée, Abdel Aziz Marzouk, et on lit فرأى بحسن ولائه ود (يه) نه تجديده *"Il jugea bon, dans un bon esprit de dévouement et d'obéissance à Dieu de la faire restaurer."*

Les descriptions importantes des voyageurs occidentaux contiennent toujours une courte description de cet édifice, vu du dehors, au travers des fenêtres grillagées. Ils ont noté sa position régulière, avec une cour interieure, bordée de déambulatoire, et de colonnades, au centre de la cour, des arbres, et un édicule pour les ablutions(4) Troilo, en 1669, signale «à chacun des quatre angles une tour», belle, haute, elevée avec art»; ce qui prouve qu'il y avait à l'époque quatre minarets. «Très peu y entrérent», ainsi Binos, en 1777, en payant le «Bacchich», et Sonini la même année(5).

Nous en avons une idée à la période de l'Expedition Française, puisque la «Description de l'Egypte» lui consacre d'importants paragraphes dont voici quelques extraits:—

L'édifice vulgairement appelé «Mosquée de Saint Athanase» occuppe une partie centrale de la ville. Cette Mosquée est composée de beaucoup de matériaux antiques et précieux, elle renfermait notamment un sarcophage qui est le plus beau monument connu parmi les antiquités égyptiennes, et qui pour son importance entraine tout le reste des constructions ou fragments anciens qui l'entouraient...

... On voit d'abord que la projection de l'édifice est simple et régulière; mais il renferme, comme on l'a dit des mosquées en général, un plus grand nombre de nefs dans le fond que sur les côtés, et le devant n'a qu'une seule rangée de colonnes. Le pavé des portiques est en marbre, et est composé en grande partie de belles mosaïques dont les dessins sont assez pûrs et les couleurs très variées. La grande cour carrée du milieu est aussi pavée en marbre. Les colonnes antiques toutes de marbres chipollin, à l'exception de quelques une en granite, sont fort belles, et nombreuses comme on le voit; elles different entre elles par leurs proportions, par la forme et des dimensions des chapiteaux, et de bases avec ou sans piedestal:

---

(4) Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie No. 36 p. 133 Et Combe: Note de Topographie et d'Histoire Alexandrine.

(5) Trolio: — Oriental Reise — Beschreibung. 1733 p. 801-802. Binon: Voyage I p. 231-232 — Sonini: Voyage I. p 205: ss.

mais les autres colonnes sont égales, et le tout étant disposé sur un plan symetrique et vaste, les irrégularités des détails s'évanouissent au coup d'oeil.

Les murs latéraux sont en partie couverts, à l'intérieur de marbres disposés en mosaïques; leur large frise est dessiné par de grands caractères en mosaïque d'émail, exprimant des sentances du Koran; on y trouve aussi une niche en mosaïque, et une chaire en bois de sycomore travaillé avec beaucoup d'art.

Autre part on note pour la description moderne et détaillée de la Mosquée dite de Saint Athanase ... On remarquerai seulement pour bien faire connaitre le système d'amalgame des antiquités que les Arabes ont particulièrement affectioné, qu'ils ont placé ici une petite colonne tout auprès d'une autre d'un diamètre plus fort; la base est souvent mise à la place du chapiteau, qui à son tour occupe celle de la base; des colonnes égyptiennes sont melées à celles des Arabes; le chapiteau corinthien est à coté d'un chapiteau bizarre en forme de corbeille ... Le minaret est très élégant, et l'effet que produit la décoration interieure de la mosquée est très agréable.

Nous voyons donc de cette description qu'à l'époque de l'Expedition Française les vestiges de l'ancienne Cathédrale existaient toujours, et que des quatre minarets il ne subsistait plus qu'un seul. D'autre part les réfections operées par Badr el Gamali survecurent jusqu'à cette période, comme le prouvent les quelques lignes suivantes toujours glanées dans ce monumentale ouvrage qu'est la Déscription d'Egypte.

Le petit bâtiment élevé dans la cour est de la forme en usage pour ces sortes de réduits destinés à loger le bassin des ablutions des musulmans. Ce bassins est communement une grande cuve en maçonnerie, revetue d'un enduit, et encastrée dans la terre. Le sarcophage qui en tenait lieu ici, était, comme on le voit bien plus petit.

Après le combat naval d'Aboukir cet édifice devient un hopital pour la marine. Ce qui en subsistat dans le siècle dernier de l'ancienne Mosquée disparait vers 1830.

La construction actuelle, en style islamique dit Mamlouk, est récente et date du régne de Abbas Hilmy II (1892-1914).

R.S.L.

L'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION D'ALEXANDRIE

Il est curieux de relever, dans les statistiques officielles les chiffres de la population alexandrine au cours des 160 années qui vont de 1800 à 1960.

De l'année 1800 à l'année 1821, le chiffre de la population qui était de 15.000 habitants n'a pas beaucoup changé. En 1833, ce chiffre était passé à 40.000. L'accroissement de la population s'est poursuivi depuis lors à un rythme acceleré. En 1846, le chiffre atteint 164.395 habitants. Mais il baisse deux ans après à 134. 334 et demeure aux environs de ce chiffre jusqu'en 1882. C'est l'année du bombardement de l'incendie et de l'occupation de la ville par les troupes anglaise: la statistique enregistre un bond dans le nombre des habitants qui atteint 232.636. Vers la fin du 19° siècle, les chiffres officiels du recensement de 1897 accusent 315.844 habitants.

En 1917 la population alexandrine approche du demi million et le dépasse de 73.000 habitants en 1927. Depuis cette année le chiffre commence à se rapprocher du million: en 1947 il atteint 919.024 habitants. Treize ans après la seconde guerre mondiale, nous assistons à une évolution rapide de l'industrie et à la concentration de grandes masses de travailleurs avec leur familles dans le perimètre de la ville. Après la Révolution de 1952 le chiffre de la population monte à 1.516.234. Aujourd'hui (Janvier 1964) Alexandrie compte 2 millions d'habitants environ.

Voici du reste un tableau des estimations officielles successives qui s'échelonnent de 1800 à 1960.

Année	Population
1800	15.000
1821	15.000
1833	40.000
1835	60.000
1846	164.000
1848	134.334
1872	164.718
1877	165.752
1882	232.636
1897	315.844
1907	353.807
1917	444.617
1927	573.663
1937	685.736
1947	919.024
1960	1.516.234

THE DISCOVERY OF THE CHOLERA VIBRIO BY KOCH IN ALEXANDRIA (1)

Dr. A. LACKANY

In 1883 the Fifth pandemic of cholera started. Since June 1883, when Pasteur knew of the apparition of cholera in Damietta, where a fair was held, he proposed to send from France a scientific mission made out of his best students. The British Authorities, who at that time were the majority in the sanitary Committee of Alexandria, did not even take the trouble to answer. They had their reasons; If the World's attention was drawn to Damietta, most of the ships would refuse to call at Alexandria and avoid crossing the Suez Canal. But as expected, cholera extended and in Cairo alone, 500 deaths were recorded daily. After the middle of July, the British Authorities had to ask France, for the help of two of her scientists, from the Pasteur Institute. Roux, the right hand of Pasteur, was the head of the mission sent to Egypt, composed of Professor Strauss, Professor Nocard and the young Thuillier who volunteered on such a dangerous mission. On the 13th. of August, by a hot torrid day, The French mission arrived by ship in Alexandria. Professor Ardouin the chief physician in charge of the European Hospital welcomed the French mission, and gave them (to their surprise) the news that

(1) Paper read on the occasion of the Celebration of Koch's Week (15 th. — 21 st. December 1963) at the High Institute of Hygiene Alexandria. This Celebration was on the occasion of the 80 th. anniversary of the discovery of the microbe of cholera in Alexandria, and the 120 th. anniversary of Koch's Birthday.

a German mission headed by Professor Robert Koch was expected as well. If Roux and his team wanted to be the first to discover the microbe of cholera they would better hurry and should take advantage of their advanced arrival on the Germans. Not a minute was lost, the whole team started to work immediatly in a feverish rush. It was a race between the Germans and the French research workers. No time was left to follow the slow classical steps i.e.; make hundreds of films from each case, stain them by different method of staining, try to isolate the various bacteria, culture them, then inoculate them to animals.

There was no time left because:—

1. — The epidemic was already regressing, at least in Alexandria.

2. — The Germans were on their way.

The organisms isolated from the faeces of the choleric patients and from the intestinal contents were numerous; which one could be the cause of cholera? they cultured these microbes, injected these cultures into guinea-pigs, but nothing happened to the animals, they remained in perfect health.

They tried to mix the typical rice water stools from choleric patients with the food given to the guinea-pigs, dogs and cats, but the results were deceiving. Still nothing happened to the animals. The same negative results were obtained with the intra-venous or sub-cutaneous injection of blood from choleric patients. Roux and Thuillier, on examining the blood of these patients, observed round disc-like bodies and this was a constant finding in the blood of all patients. They beleived that these round bodies were the cause of cholera. But they could not culture them. Was the medium unsuitable for their growth or were these not microbes ? When blood containing these suspisciouş bodies was injected in animals, nothing happened to them. Roux and Thuillier were desperate, but convinced that these round bodies were the cause of cholera. What was left was to prove it.

Then the German mission arrived on the 24 th of August, ten days after the French mission.

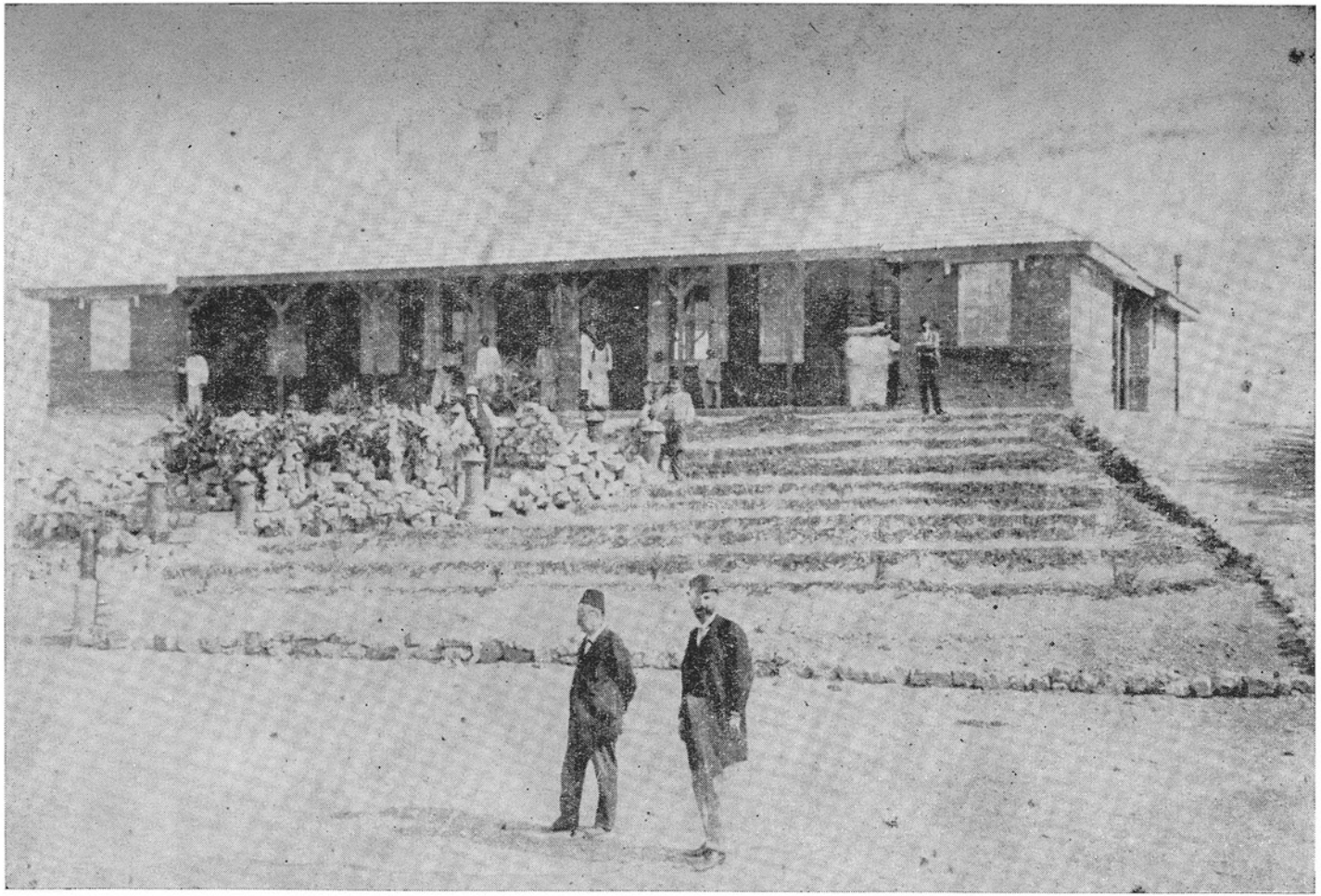
On arrival all facilities were given to the Commission by the

German Vice-Consul Herr Hellwig, and the Khedivial Officials. They were accomodated at the «Khedivial Hotel» and the members of the Commission were welcomed by all sides concerned. The Consulate provided them with the services of an interpreter, a Nubian, who besides his mother language knew French, Italian, Greek, Arabic and German fluently and proved to be a great help to the Commission.

With regards to the choice of the working place of the Commission, it was thought that neither the German Hospital was suitable, because it was not expected that cholera material would be available there for investigation, nor the European Hospital would be convenient because the French Commission was already there. The Greek Hospital was therefore chosen because by courtsey of Dr. Zancarol the Chief Director and Dr Kartoullis they placed all facilities of the Hospital at the disposal of the German Commission.

In the «Report on the achievements in research work on cholera in the year 1883 conducted by the commission sent to Egypt and India lead by Dr. Robert Koch Professor at the University of Berlin», It was stated:— «The Egyptian Government placed under the Commission disposal the service and advice of the Swiss Dr. Schiess head of the Arab Hospital and Dr. Hassan Rifky the physician in charge. This arrangement enabled us a few hours after our arrival to carry out the first post-mortem and to examine the contents of the intestines of the cholera patients. In the Hospital two rooms opposite each other were provided one for the microscopical work and the other for the culture work; the experimental animals were housed in a neighbouring building. Various tasks were carried out, both microscopical and cultural as well as experimental infections of monkeys, dogs, hens, and mice. In addition post-mortems were carried out to obtain new material for examination The Commission was provided with an ice-box to keep the gelatin solidified. .....

But the epidemic was already regressing. The members of the French mission — convinced that they had discovered the causative agent of cholera — beleived that even the Great Koch would not be able to discover anything. Whatever was the patient, male or female, young or old, European or native, these suspiscious round disc-like bodies were always present in the blood. Receiving these



Historical photograph representing Dr. Robert Koch and Dr. Hassan Rifky physian in charge of the Miri Hospital in front of the building known as «Koshk Koch» or «Koch's kiosque» in which Robert Koch worked in the Arab Hospital, Alexandria, Egypt in 1883 — To the extrem left Mrs Schiess, wife of Dr. Johaness Schiess, head of the said Hospital.

news, Pasteur sent a cable to the meeting of the Academy of Sciences in Paris stating:— «Je reçois ce matin des nouvelles télégraphiques de la mission française du cholera en Egypte. Trés curieuses observations avec grand caractère de nouveauté et constantes dans le sens ésperé.»

Meaning:— «I have received this morning by cable news from the French cholera mission in Egypt. Interesting and highly original observations showing steadiness in the hoped trend».

When one day Roux and Thuillier met Fischer and Gaffky from the German mission at the Casino, they had a feeling of superiority over them. The two rival teams had a reserved attitude towards each other, but the discouragement was quite obvious on the faces of the Germans. They felt they had come too late to catch up with the advance of the French. Anyhow, there were not enough cases left as the cholera epidemic was waning in Alexandria . Thuillier however, was one of its last victims; after a severe attack of cholera, he died next day, on the 19th of September, convinced, he had discovered the microbe of cholera. It was these round bodies, which he thought were the causative agents of cholera. These however were only blood platelets, which always increase in number in cholera cases. When Thuillier was buried in the afternoon, the whole German mission was present, and Koch's humane character, and strong feeling of fellowship, became very clear, when he came personnaly and put two crowns made of laurel leaves, on the coffins of Thuillier, and said:— «They are simple, but they are the crowns of Glory».

During his stay in Alexandria, Koch carried out post,mortems on 10 cholera corpses, and also examined the evacuations of twelve choleric patients. The examinations were carried out on practically all organs and pathological changes were described. Gelatin media in test tubes were inoculated and placed in an open ice-box to maintain a temperature of 20° to 24° Centigrade. Koch observed in the ten cholera corpses, a comma shaped bacillus imbeded in the wall of the intestine. This finding was striking because it was not found in other cases, dead from other conditions. Koch was able to stain these organisms with methylene blue. He could also culture them by systematic cultivation in gelatin of material from post-mortems No. 1; 4; 6; 10.

It was demonstrated that the bent curved bacillus, found in culture was identical with the bacilus discovered in the wall of the intestine. The technique of the cultivation described by Koch, to facilitate the isolation of the comma bacillus, was to inoculate the mucous flakes in a 10% weakly alkaline nutrient gelatin.

Animal experiments were not succesful in producing ill effects in mice, dogs, cats, and monkeys.

In the report on the activity of the Commission in Egypt and India, it is stated:... «The objectives of the plan have — in accordanc with all our wishes — been met, because members of the Commission were enabled to collect all the material they needed during their stay in Alexandria. That this has been attained, the credit should go to the Egyptian Authoriries, who have made great efforts to facilitate our work, so much so, that in the first day of our arrival, they placed under our disposal one who died from cholera for post-mortem. our investigation in Alexandria were carried out on material obtained from 12 cholera patients and from ten persons who died from cholera.

The Commission was also thankful to the Greek doctors who gave them two rooms in which they also worked.

Koch carried out post-mortems in the Arab Hospital in Alexandria (See Hisrorical photograph taken in front of the building, known as Koshk Koch, or the kiosk of koch, in which Robert Koch worked in the Arab Hospital, in Alexandria, Egypt, 1883).

As cholera in Alexandria was waning and only few more individual deaths occured, Koch wanted to go to Upper Egypt to examine more cases. But Cherif Pacha, the Prime Minister, then, would not advise him to do so: — «Je ne puis conseiller à Monsieur le Docteur Koch de se rendre dans les villages pour faire des Autopsies. Il est même de mon devoir de l'en dissuader, car elles pourraient donner lieu à de graves complications.»

«I cannot advise Dr Koch to proceed to Upper Egypt in order to carry out post-mortems; it is even my duty to advise him not to do so, because post-mortems there may lead to serious complications»

The French mission had already gone back on the 9th. of

October, after performing 24 post-mortems to cholera cases on Europeans exclusively.

The results of their work was anxiously awaited by the scientific World, and as no further publication came, it was considered that no decisive results were reached. Later the report published by Dr. Strauss in the name of the French mission confirmed this view.

As stated by Chambers (1938) the discovery of the guilty microbe was the goal of each mission but they approached the problem from different angles: Koch,pupil of Henle, who was pupil of Mueller, approached the problem as microbiologist. He looked for the invading organisms and isolated them. Roux, pupil of Pasteur, set out first to reproduce the disease in animals. It just so happened that in this particular disease, Roux failed, because cholera is a disease of man and animals do not get it.

As there were no more cases, because the cholera epidemic was waning in Alexandria, it became clear to the German Commission that the work started in Alexandria, should be resumed in India, the home of cholera.

Leaving Suez on the 13th. of November, Koch reached Calcutta on the 11th of December to confirm what he had discovered in Alexandria. ...

Continuing his research there, he found the same comma-shaped bacilli which he had isolated in Alexandria, present in every case. He also found these comma bacilli present in the water there,. However, it was still impossible to confirm two of Koch's postulates viz:—

1. To induce the disease in experimental animals.
2. To isolate the organisms from these animals.

In spite of that, it is quoted by Topley and Wilson that at the Berlin Conference of July 1884, Koch announced his discovery of the causative organism of cholera, the comma bacillus, or vibrio cholarae (which he had discovered in Alexandria). During the previous year, in Egypt and in India, he had examined the stools of 32 patients during life and the intestinal contents at autopsy of 62 patients and he found this comma bacillus in every case. The organisms were more numerous in the lower half of the small in-

testines, and in acute cases, they were present in almost pure culture In a smear from the rice water stools of the intestinal contents of typical cases, the comma bacilli, were arranged with their long axis parallel to one another, presenting a picture similar to that of fish in a stream. The organisms were confined to the gut, mesentric glands and the blood were sterile. As a control, Koch examined the intestinal contents of 30 cadavers of patients dying from non-choleric intestinal diseases, and failed to demonstrate the vibrio. At that time, though still unable to reproduce the disease in lower animals by administration of the vibrio, he concluded that it was definitly the cause of cholera, as he was convinced that these comma bacilli were the cause of the disease.

Koch's discovery was challenged by many baceteriologists, who discovered other comma-shaped bacilli (Vibrios) in a variety of situations; in cheese, dirty well water; River water; dysenteric diseases, etc... etc...

Grave suspicion was thus cast on the aetiology of cholera, and the significance of the cholera vibrio.

But in 1885, Koch devised a method to produce cholera in guinea-pigs. He gave the guinea-pigs, sodium-carbonate solution to render the gastric contents alkaline, in order to enable the vibrio to pass through the stomach unharmed, and he also injected tincture opii intra-peritoneally to paralyse the gut, and so prolong the stay of the vibrios in the small intestine. The guinea-pigs died within one or two days. In the post-mortem, the intestines were found full with a floculent colourless fluïd, containing the vibrios in pure culture By now the cause of the cholera was definitly confirmed.

A clear demonstration that cholera vibrio was carried by water, was later shown, in the Hamburg epidemic of 1892: Hamburg and a near-by town Altona, were provided with different water supply. Hamburg had its water from the river Elbe, above the City, but that water was not filtered. Altona had its water from the Elbe, below Hamburg, after the refuse and faeces of 800.000 people of Hamburg have been poured into it, but it was filtered. Because of this water filtration, the incidence of cholera in Altona was low. In the same street, the houses that were supplied with the Hamburg water were invaded by cholera, Wheras those supplied by the Altona water were spared.

It is interesting to remember that Koch's discovery of the

vibrio as the cause of cholera was not easily accepted by many scientists. It is amusing to read that even in 1892 a father of Hygiene like Pettenkoffer persisted to beleive in his old theory, that cholera, was due to emanation from the polluted soil, and continued to doubt the value of Koch's work. The stubborn old man decided to test the effect of Koch's microbe on himself. He asked Koch to send him a strain of «*his bacilli*» and in front of witnesses in the big theatre of his Institute, he drank some water to which a small amount of fresh cholera culture had been added, after taking a preliminary dose of sodium-carbonate to neutralise the gastric juice. He had diarhoea only, and got over it. Few years later Gaffky, Koch's collaborator revealed that Koch, guessing Pettenkoffer's intention, had sent him a non-virulent strain!

As vibrios morphologically resembling vibrio-cholarae were numerous, the study of cholera in the laboratory was developed, to differentiate between the true cholera and the cholera-like vibrio. Later on, with the introduction of the agglutination test, the complement fixation reaction and Pfeiffer's phenomenon it was possible to show how these vibrios, differ from the vibrio cholarae.

In 1947 cholera appeared in Egypt and made 10.000 victims, but no cases occured in Europe, which proves that the preventive measures taken at that time by the sanitary authorities cordon was good. The merit of this protection is due to:—

1 — Robert Koch who discovered the comma shape bacilli.

2 — Max von Pettenkoffer, father of Hygiene.

3. — Louis Thuillier who died for the sake of science.

The French community erected a statue, in the memory of Louis Thuillier, at the entrance of the courtyard of the European Hospital. It is sorry to relate that it has been removed and kept in a store. It is suggested that this statue be brought and erected at some suitable place at the Faculty of Medicine, Alexandria.

On this occasion I would also suggest that a memorial monument should be erected in the Faculty of Medicine of Alexandria to commemorate the valuable contribution of Robert Koch, to science, and his service to Humanity. Such a monument would always remind the future generations of Egyptian-German co-operation and that a World famous genious has worked at this very spot, and that from Alexandria he gave the World a great discovery.

Dr. A. Lackany.

Conférence Alexandrine

PHILON D'ALEXANDRIE
ET LE PROBLEME DES THERAPEUTES

Une docte conférence fut donnée sous les auspices de la *Société Archéologique d'Alexandrie le* 12 Dscembre par M. *François Daumas* directeur de l'Institut Français d'Archeologie Orientale sur:— «*Philon d'Alexandrie et le Problème des Thérapeutes*».

Comme nous ne connaissons pas exactement sa date de naissance, le conférencier situe Philon entre 30 av. J.C. et 20 ap. J.C. et nous parle de la «vie contemplative.»

Ce philosophe contemporain du Christ, placé dans une Alexandrie, carrefour des plus grandes civilisations de l'Antiquité nous permet de connaitre vu à travers lui même, les «Thérapeutes», dont la vie était celle de Philon lui même. — Dans «la Vie Cotemplative» le philosophe alexandrin laisse percer les mouvements les plus secrets de ses aspirations mystiques, sa nostalgie de la vie solitaire.

Les «Thérapeutes» «d'après la définition grecque «guérisseurs» et «serviteurs» doit être pris ici au sens de médecin de l'âme et adorateur de l'Etre. Ces êtres d'exception ont une connaissance réelle des choses; ils savent voir «avec les yeux de l'âme» et atteindre ainsi le bonheur parfait. C'est par une inspiration divine, qu'ils ont la «vocation». Aussitôt ils abandonnent tous leurs biens à leurs parents pour se consacrer à la vie contemplative.

Ils vivaient sur les collines argileuse de Dekhela assure le con-

férencier aux portes d'Alexandrie même surplombant le lac Maréotis et en vue de la mer d'où il recevaient la fraiche brise, c'est là dans ce climat salubre, qu'il faut situé les «Thérapeutes».

Un long parallèle suit, entre «Therapeutes» d'Egypte et les «Esseniens» vivant au bord de la Mer Morte, que les récentes découvertes dans les grottes nous ont revelé des détails précieux.

Les Thérapeutes avaient des contemporains: les Esseniens, qui de leurs côté au bord de la Mer Morte, vivaient eux aussi cette vie monastique mais il y avait de grandes differences entre la vie active des Esseniens et la vie contemplative des Thérapeutes. — Les Eseniens ne reculaient pas devant le travail à salaire et rapportaient ce salaire à la caisse commune. Les Thérapeutes eux cultivaient juste à peine leur potager et se consacraient essentiellement à la contemplation de l'Etre absolu et l'étude de la Loi.

Les Thérapeutes avaient comme régle que les plus jeunes d'entre eux servent les plus agés. Chez les Esseniens une égalité entre les membres existait. Les Thérapeutes refusaient de se contenter des «choses humaines» et aspiraient à «l'amitié de Dieu».

Les Thérapeutes ont ils existé? On est en droit de se le demander. Philon a négligé dans ses écrits, certains points essentiels dans la vie des Thérapeutes comme: le système qu'ils avaient adopté pour financer leur érmitages. Mais il faut donner comme explication là, que le grand historien des Thérapeutes, Philon, n'avait rien d'un historien.

Les Thérapeutes on eut des prédesseceurs dans l'Egypte Antique, puisqu'on a retrouvé près de la Vallée des Rois à Louxor des graffites qui datent du 12ème siècle av. J.C. et qui font allusion à des hommes qui se seraient éloigné comme les Thérapeutes, des grandes Cités pour aller au Désert à «la place du repos» ou encore «la place de passer la nuit»; pour se trouver face à face avec la divinité. De pareilles sciptures étaient telle: «Toi sauveur, Amon, de Karnak, sauve moi encore.»

Les Thérapeutes sont ils à l'origine du Monachisme du III° siècle? Ils n'existaient peut être pas à cette époque. Mais c'est l'honneur d'Alexandrie, d'avoir vue fleurir sur son sol, en plein paganisme une société d'hommes qui adoraient d'Etre Unique, pratiquaient la morale sociale, faisaient triompher l'ésprit sur les sens, croyaient en

la sainteté du service, s'élevaient contre l'esclavage et se proclamaient les amis du genre humain.

M. Daumas, a révelé le coté humain d'une figure des plus importantes de l'Histoire de l'Antique Alexandrie et fait connaitre a travers ce penseur une société d'hommes: Les Thérapeutes.

C. S.

NOTES SUR QUELQUES NOMENCLATURES ALEXANDRINES

RADAMES LACKANY

Ras el Tin:

Le promontoire ou Cap des figuiers. Avant la construction du Palais Vice-Royale (de 1810 à 1815) (1), ce cap était recouvert de figuiers, comme cela est le cas encore de nos jours à Agami. Ce sont ces figuiers qui ont donné leur nom à ce promontoire et puis par extension au quartier.

Primitivement donc, Ras el Tin était comme son nom l'indique un cap avancé planté de figuiers, et divisé en enclos. La description en est donnée par une «hogga» du Wakf datée de l'an 1103 de l'Hégire et par «le livre des plans» de Aly Pacha Moubarak (2). Monsieur Youssef Fahmi el Gazayerli l'éminent érudit de notre ville me confirme que dans un Wakf (3) concernant une parcelle de terre sur le promontoire en question, il est mentionné: «Que cette parcelle de terre y compris les figuiers s'y trouvant est léguée ... «Ce qui

(1) Et Combe:— Mohamad Aly à Alexandrie. Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie No. 36 pp. 138.

(2) Youssef Fahmy el Gazayerli dans «Alexandrin connais ta ville» Journal d'Alexandrie Samedi 2 Novembre 1963.

(3) Wakf el Chérif Mohamad Agha Ali Zayyan; issue le 1er Gammad el Thani 1103 de l'Hégire. Enregistré au Tribunal Charei d'Alexandrie sous le No. 354.

confirme amplement l'existence à un temps reculé de figuiers sur le promontoire, et de là le nom du quartier *Monsieur Max Débbane* Secrétaire Général de la Société, Archéologique d'Alexandrie, attire mon attention sur la traduction éronnée de «Ras el Tin» traduite par le «Cap de terre» dans les guides bleus le nom de Ras el Tin serait l'analogue de «Cap Finistère» il y est notamment dit (Alexandrie et environs, Librairie Hachette Paris édition. 1962. p. 15.)

Ceci aurait été exact si le terme «Tin» était orthographié avec un «ط» mais il est orthographié avec un «ت».

D'ailleurs il est évident par les Cartes et Planches dans «La Déscription de l'Egypte» que la locution est rendue par «Cap des figuiers» (voir Carte d'Alexandrie feuille No. 37. Geographie).

Anfouchy:

«Notons à l'usage des chercheurs que la nomenclature nous propose quelques énigmes» écrivait Mr. Etienne Combe (4) l'arabisant bien connu et ancien conservateur de la section européenne de la Bibliothèque Municipale de notre ville; dont la première est à l'origine du nom «Anfouchy» que je livre à leur sagacité.

Béchir el Schindi (5) suggère que le nom de Aly Bey Anfouchy chef des Forts de la Région à l'époque de Mohamad Aly est à l'ori-

(4) Etienne Combe:— Erudit arabisant bien connu d'Alexandrie. Venu à Alexandrie en 1912 comme précepteur des Princes Khédivaux; Il occuppa tour à tour les fonctions suivantes.:— Conservateur de la Bibliothque Municipale de la ville d'Alexandrie de 1917 à 1942; Puis Bibliothécaire à l'Université d'Alexandrie nouvellement fondée en 1942; puis appelé à des fonctions à l'institut Suisse de Recherches architecturales de l'Egypte ancienne en 1950. Rédacteur du Bulletin et Membre du Comité administratif de la Société Archéologique d'Alexandrie.

Il contribua grandement par son érudition et ses recherches assidues à éclairer plusieurs points d'histoire et de topographie alexandrine. Mort en 1962.

(5) Bichir el Schindi. — éminent érudit alexandrin, contribua beaucoup par ses écrits dans le quotidien «Al Ahram» à la chronique des Mosquées Alexandrines. Voir notamment «Al Ahram» des Vendredis des mois d'Août et Septembre 1936 — Il fut conservateur de la section arabe de la Bibliothèque Municipale d'Alexandrie. Actuellement retraité.

gine de cette appelation; mais aucun document ne vient à l'appui de la confirmation de cette thèse.

Selon Monsieur Youssef Fahmy el Gazayerli, l'éminent érudit de notre ville, le mot serait dérivé du nom italien déformé de «Infoussi», qui est apparemment le nom d'une famille italienne ayant résidée au quartier en question au siècle dernier et lui aurait de ce fait cedée son nom. Aucun texte, ou document officiel justificatif ne vient à l'appui de cette thèse et cela demeure une hypothèse.

Karmouz:

En maughrabin (arabe du Maghreb) le mot «Karmos» signifie figues. Je tiens cela des stagiaires algériens en formation sous ma direction. J'ai été conduit à conclure qu'Il se peut que la région entière ait été à un moment donné plantée de figuiers et que les résidents probablement des Maughrabins l'aient appelée ainsi.—

D'autre part il existe une famille bien connue à Alexandrie du nom de Karmouz et leur domicile se trouve toujours sur la rive droite du Canal Mahmoudieh non loin du pont du même nom; d'où le nom du quartier.

Il est à noter que le nom «Karmous» a été et a prit l'orthographe «Karmouz» de nos jours.

Sous la plume de Max Debbane Citoyen d'Alexandrie et Etienne Combe Conservateur de la Bibliothèque Municipale d'Alexandrie dans la Réforme illustrée en 1942 (6), une thèse tout à fait différente est présentée. Le mot Karmouz, il y est dit, est une corruption du mot grec «Kérameikos» et serait une extension de Kom el Chogafa (colline aux tessons). Ces deux quartiers s'avoisinant doivent leur nom à l'industrie potière qui s'y pratiquait anciennement à grande échelle.

Attarine:-

L'Eglise de St. Athanase, consacrée en 370, fut convertie en

---

(6) Réforme illustrée des Dimanches 26 Avril & 4 Mai 1942.

Mosquée sans doute au début de la conquête arabe, comme toutes les églises importantes qui ne furent pas détruites. Mais on en sait rien jusqu'à la période Fatimite: En Juillet 477 (Juillet 1084) sous le régne de Badr el Mustansiri, un de ses ministres l'ayant trouvée delabrée, la reconstruisit; elle était connue sous le nom de Djami al Attarine, soit la Mosquée (du quartier) des vendeurs d'aromates et de parfums; une inscription contemporaine (7) conserve le souvenir de ces trauvaux (8).

Après le combat naval d'Aboukir, cet édifice devient un hopital pour la marine. Ce qui subsista dans le siècle, de l'ancienne Mosquée, disparut vers 1830. La construction actuelle est moderne.

Moharrem Bey:—

Amiral Moharrem Bey, est le premier Amiral de la flotte égyptienne. Originaire de Cavalla, il s'installa en Egypte au service de Mohamad Aly Pacha où il occupa plusieurs fonctions. Il se distingua par son dévouement au travail, par sa sincerité, sa probité, et sa loyauté. Il s'attela spécialement à développer l'industrie. Il épousa la fille de Mohamad Aly, Tafida Hanem. Il fut nommé Gouverneur de Guizeh d'abord, puis Gouverneur d'Alexandrie, où il s'avèra être un gouverneur efficace et habile administrateur.

Aussitôt après la création de la première flotte égyptienne, Moharrem Bey fut nommé premier amiral de la flotte. En 1826 il en prit le commandement dans la seconde partie de la guerre contre la Grèce, où il se battit avec courage et distinction à la Bataille navale de Navirin. Il vit toutefois l'anéantissement de sa flottes (9).

A son retour en Egypte il reprit son poste original de Gouverneur d'Alexandrie et assuma avec capacité et competence ce poste jusqu'à sa mort le 12 Moharrem 1264 (20 Décembre 1847) (10). Il

---

(7) (Voir l'article sur la Mosquée Attarine concernart cette inscription Cahiers d'Alexandrie Série II fasc 11 pp. Janvier 1964.

(8) Van Berchem:— Corpus inscrip Arab. Egypte 1 No. 518 pp. 701 ss. Répératoire chronologique d'épigraphie arabe VII 2745 — Et un doublet retrouvé recemment. — Wiet dans Bulletin. Inst d'Egypte XXVI 194 1942 p. 147.

(9) Abdel Rahman el Rafi:— Histoire d'Egypte 7ème Partie.

(10) Opus cité & Journal Officiel en date du 27 Moharrem.

fut regretté par tous et en reconnaissance, le quartier de Mohharrem Bey fut baptisé en son nom (11).

Mazarita:—

C'est là la déformation du mot Lazaret, chose curieuse, le mot a conservé sa phonétique en arabe, qui est appelée de nos jours «Lazarita», alors qu'en français il fut déformé en «Mazarita».

Le Lazaret fut installé sur les instructions de Mohamad Aly Pacha à la base du pronmontoire de Silsileh (12) en 1831, il donna son nom au quartier. En 1882, le lazaret fut transferer.

Monsieur Max Debanné, infatigable chercheur, consacra une interéssante étude sur le «Lazaret» dans l'excéllente rubrique «Alexandrin connais ta ville » (13) dont nous extrayons les passages suivants:—

«Les cartes d'Alexandrie contemporaines de l'Expedition d'Egypte mentinnent toutes un lazaret. Mais c'était un hopital militaire situé à la pointe ouest du cap des figuiers (Ras el Tin), à l'emplacement occupé plus tard par l'hopital militaire anglais, et actuellement par l'hopital de la marine, et qui n'avait par conséquent aucun rapport avec Mazarita.

C'est dans le plan des ports et mouillages d'Alexandrie, levé en 1834 par M. Saulnier de Vauchello, capitaine de corvette, commandant le brick» Le Voltigeur» que, pour la première fois le «lazaret» est situé à la base sud de Silsileh, à proximité d'un débarcadère.

On le trouve au même endroit dans le plan d'Alexandrie publié dans «l'Aperçu général de l'Egypte» par Clot Bey (1840), dans la carte du Lieutenant-colonel E. Napier (1841), mais sans le débarcadère, et dans la carte de Charles Muelled (1855), où il est dénommé «Quarantaine» et où le débarcadère, sans être mentionné, figure cependant sous la forme d'une petite langue se détachant

---

(11) Abdel Rahman el Rafi: — Histoire du Mouvement National p. 427 Le Caire.

(12) Atlas historique d'Alexandrie.

(13) Max Debbane:— Le Lazaret. «Alexandrin Connais ta ville «Le Journal d'Alexandrie Samedi 28 Décembre 1963 p. 3.

de la côte et s'avançant dans la mer comme le plan de Clot Bey.

Dans la carte du Colonel J.P. Maurice (1882) la mention «lazaret» est remplacée en ce point, par celle d'«Old Quarantine» et nous trouvons le nom de «Quarantine» transférré devant un batiment circulaire, dans la région du Gabbari, au sud de l'arsenal».

On peut on conclure que cette date correspond à son transfert definitif du quartier de Silsileh... Quant à la date de la fondation du lazaret de Mazarita M. Max Debbane nous renseigne qu'on peut la fixer «vers la fin de l'année 1831 d'après deux lettres d'Edouad Lavison, Drogman génèral de Russie qui géra ce Consulat du 17 Février 1831 au 1er Séptembre 1832» (14).

Bab el Guédid:—

La Porte Neuve, elle fut construite par les Arabes aussitôt après leur occupation de la ville d'Alexandrie. C'était la plus nouvelles des portes, il lui fut donc donné le nom de «Porte Neuve» ou Bab el Guédid. Elle existait apparement jusqu'à tout dernièrement selon certains observateurs contemporains et on pouvait la voir encore avant la construction du Terminus ferroviaire de Bab el Guédid et la Station portant le même nom (1927).

Bab el Bahr:—

Porte de la Mer ou Porte de la Marine «Bab el Bahr». Tous les textes orientaux et occidentaux l'appelent «Bab el Bahr» Porte de la Mer, de la Marine; ils notent tous qu'elle donne sur le port Est. Il est à noter que le Port Est ou Port Neuf était le port pour les vaisseaux Francs, Genois, Venitiens, au Moyen age, et que le Port Vieux était utilisé par les vaisseaux Musulmans. C'est par cette porte que l'on sort de la ville pour s'embarquer, qu'on entre en ville par là au débarquement et enfin que la Douane principale lui était contigue.

Bab el Akhdar:—

«La Porte verte». C'est la porte par laquelle sortaient les cortèges funeraires de l'Ile de Pharos vers les Cimetières situès à Ouest

---

(14) Opus cite.

à l'époque Arabe, nous informe Mr. Youssef Fahmy el Gazayerli. On présume que le qualificatif «Akhdar» signifiant «vert» se referrait au Paradis, comme un présage aux morts pour leur entrée au Paradis.

Bab Sidra:—

Sidra سدرة ou Nabk, est un arbre de la famille du Cerisier. Cette arbre ne pousse généralement qu'en Haute Egypte et l'existence d'un pareil arbre à Alexandrie aux approche de la Porte en question attira l'attention des Alexandrins qui appelèrent la porte du nom de cet arbre. ...

L'appelation de la Porte est dû donc à l'existence d'un arbre de ce genre à peu de distance de la porte en question d'où le nom de Bab Sidra et par extension le quartier.

Le terme «Sidra» est mentionné dans la 27ème partie du Koran: Sourat el Nejm. لقد رءاة نزلة اخرى : عند سدرة المنتهى

Cette porte a été appelée quelquefois «Porte du Poivre» par les voyageurs occidentaux. Hellfrich à Alexandrie en 1566. Pellegrino Borardo vers 1556 l'appelle «Porta del Pevere» et Pigafetta vers 1583 l'appelle «Porta del Pepe» (15). Il se peut de l'arbre de Sidra fut confondu par les voyageurs en question à un poivrier.

Etienne Combe & Max Débbanè, nous rapporte (16) «On raconte qu'un jujubier (arbre dont le fruit astreigent était employé par les Arabes comme tonique et fébrifuge) avait été planté à cet endroit.

Il faut y voir l'explication plutot dans ce que nous rapporte encore une fois Etienne Combe & Max Debbane (17) que Bab Sidre etait dans le temps le principal entrepot du poivre et des épices destines a l'exportation; d'ou l'explication de l'appelation quelques fois par des voyageurs occidentaux de «Porte du Poivre».

Un voyageur Français, Louis François Cassas (1756-1827)

---

(15) Etienne Combe: — Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie No. 36 p. 128.

(16) Combe & Debbané:— Réforme Illustrée 26 Avril & 4 Mai 1942.

(17) Combe & Debbané:— opus cité. ...

peintre et architecte, parcourant l'Egypte vint à Alexandrie en 1785. Rentré en France il publia (18) ses dessins et esquisses. Dans son plan général de la ville (No. 47) il donne le nom des portes de la ville, dont «Bab Sidra», qu'il appela la porte de la poitrine «Bab el Seedr» (la porte de la Poitrine), ce qui est une traduction érronée: (19).

Bab Rachid ou Porte de Rosette:—

Porte de Rosette ou Porte de l'Est, comme le nom l'indique est la porte de la ville livrant accès dans la direction de Rosette où à l Est.

Et Combe nous rapporte une description de cette porte d'après la description de voyageurs: – «L'entrée en ville se fait par une port ordinaire, qui semble assez étroite, tandis qu'à l'arrière se dresse un batiment massif avec des tours d'angle, et au centre une grande ouverture orgivale (20). La porte est garnie de grands blocs de granite, pour le seuil, les chambranles, et l'architrave. Les voyageurs signalent ce détail pour toutes les portes de la ville. Il faut admettre que la porte ordinaire était dans le mur extérieur: ensuite on passait par une chicane dans l'espace, séparant les deux murs, et on traversait alors la porte imposante, qui comme celle de la Marine et peut être Bab Sidra, rappelaient les belles portes de Bab el Fettouh et Bab el Nasr au Caire, comme le note plusieurs voyageurs»(21)

«C'est en 1882 en particulier que les murailles furent détruites dans cette partie de la ville, ainsi que la Porte de Rosette; les murs des deux côtés de l'entrée furent renversés et on combla peu à peu les fossés. Cela d'autant plus que, dès Septembre 1885, les fortifications militaires furent abolies, les terrains aliénés et les matériaux vendus». (22).

(18) Publication qui resta inachevée «Voyage pittoresque de la Syrie de la Phénicie de la Palestine et de la Basse Egypte; parrue en 1799 dont 6 planches sur Alexandrie. ...

(19) Et Combe:— Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie No. 36 p. 128.

(20) On trouve dans Ainslie une vue de l'intérieur de la même porte (fol p. 84 vue 46) Planche 54 Bab Rachyd ou Porte de Rosette à Alexandrie — La vue est prise du dehors des murs. — Départ d'une Karâvân — Dessin par Cassas gravé à l'eau forte par Pagelet, termine par Godfroy.

(21) Combe: Notes de Topographie et d'Histoire Alexandrine Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie No. 36 p. 135.

(22) Et. Combe Opus cité.

Mex:—

«Mex» المكس est le singulier de «Mokkous» المكوس. Les Mokkus étaient des taxes directes de la période pré-islamique (Gahilieh). C'est également la taxe dûe par les commerçants sur leur marchandises lors de leur entrée dans une ville. Or la région de Mex est justement l'entrée de la ville d'Alexandrie par l'Ouest, c'est l'endroit où la taxe était perçue à l'entrée de la ville.

Dekhéla:—

Mot dérivé de «Dakhl» دخل ou «Dokholieh» دخولية Le «Dakhl» ou «Dokholieh» est la taxe sur le sel et sur les pierres à batir venant des carrière à l'oust d'Alexandrie. En général on s'arretait là pour payer la taxe dûe; d'où le nom de la Région.

Dr. Th. Mosconas, conservateur de la Bibliothèque Patriarcale de notre ville, présente pourtant une autre hypothèsee (23) et suggère que le nom de Dekhéla est dérivé de Thécla, Sainte égyptienne des premiers siècles du Christianisme, d'après le Synaxaire Copte et qui avait un monastère dans la région durant les premiers siècles de l'avénement du Christianisme.

Gheit el Enab:—

Presque tous les géographes arabes, comme les voyageurs occidentaux, notent les vergers «Ghaitans», qui ornent surtout les rives du canal près de la ville (24). Pourtant rare est la mention de «Gheit el Enab».

Mr. Youssef Fahmy el Gazayerli l'érudit alexandrin, nous apprends qu'au début du siècle, cette région était entièrement recouverte de vignobles. Deux tuyaux émergaient lesquels étaient appelés couramment la lance d'Abou Zeid el Hilali, et la lance de Diab ibn Ghanem; les deux héros de la Légende de Béni Hilalieh.

Manchia:—

Manchia est le nom courant par lequel est désigné la Place de

---

(23) Voir «Cahiers d'Alexandrie» Octobre 1963 pp. 36.

(24) Et Combe: Opus cité ... Ali ben Zafir au XIII° siècle.

la Liberté et ses alentours. Cette Place était connue sous le nom de Place Mohamad Aly depuis le jour où la statue equestre y fut erigée, avant cela c'était la Place des Consuls. Après le bombardement» d'Alexandrie de 1882 et son incendie, le quartier entourant la Place des Consuls» fut très affectée; plusieurs okelles furent démolies et le quartier fut «reconstruit à nouveau» «Ounchia» d'où le nom «Al Manchia».

Pourtant cette appelation doit certainement datée d'une date antérieure au bombardement de 1882, puisque John St Bayle décrit le quartier de «Menshieh» dans un de ses livres parut antérieurement au bombardement (25).

Ramleh:—

Les «Sables» est la banlieue à l'Est d'Alexandrie, batie sur les dunes de sables se trouvant là. En effet jusqu'en 1886 des dunes de sable s'étandaient depuis l'actuelle Gare de Ramleh jusqu'à Abou Kir sans discontinuité et étaient appelées «les sables d'Abou Kir» par abbrevation «Raml» «les Sables».

Cette banlieue ne prit une extension considérable qu'au début du Siècle présent avec le développement du Chemin de fer de cette Banlieue (26): The Alexandria & Railwy Co. Ltd. (27).

A propos, on prêté à l'étymologie de Ramleh une autre origine, il semble que «Parembolé» nom du camp de la garnison romaine de Moustapha serait à l'origine de la Banlieue, ce nom se serait déformé en Ramleh (28).

Kom el Dekka:—

Kom el Dekka كوم الدكة et non Kom el Dik comme il est communement appelé, est le nom donné à une butte au centre de la ville d'Alexandrie, aujourd'hui rasée. Nous croyons interessant de répro·

(25) Voir «Cahiers d'Alexandrie» Janvier 1964.
Une famille Levantine avant 1850. Christian Ayoub.

(26) Le Journal d'Alexandrie. Samedi 24 Août 1963. «Alexandrin connais ta ville».

(27) الاسكندرية منذ قدم العصور : محافظة الاسكندرية سنة ١٩٦٣ ص٣٨٣

(28) Brochure publiée à l'occasion du Jubilé d'Or du Journal «Al Basir»: Alexandrie en 1897 par Moustapha Fahmy.

duire ici l'excellente explication donnée par Et Combe (29), à ce sujet

«Un fort fut ordonné par le Général Marmont, c'était la principale forteresse de la ville, où il avait fait déposé le corps du colonel du génie Crettin, qui avait été chargé des travaux de la place; l'ouvrage fortifié venait d'être terminé et il conserva dès lors le nom de son auteur (30). Il est sur une colline appelée precedemment «Mont Signal de l'observation» (31). En effet il n'y a pas dans toute la ville de point qui puisse lui être comparé pour surveiller la ville et ses environs. C'est après la victoire sur les Turcs à Aboukir que l'ordre fut donné, fin Juillet 1799 de changer le nom du «Fort de l'observation» en «Fort Crettin», suivant le nom du général tué (32).

Quelques uns le nomment «Butte de Sainte Cathérine» (33) ou par erreur «Fort Napoléon» ou même «Fort Cafarelli».

Kom el Dekka كوم الدكة et non Kom el Dick est la vraie forme arabe. L'unique référence ancienne que Mr. Etienne Combe ait rencontré se trouve dans le manuscrit de Berlin du «Kitab al ilmam» par Hawairi, folio 101 verso, qui écrit en 1365: «(après la conquête d'Alexandrie) Amr ibn el Ass envoya à Alexandrie des tribus d'Arabes de Lakhm Djundam, Kinda, al Azd, Hadramaut, al Khuza'a et al Maghazana, qui s'y établirent et l'habitèrent pour la garder. Lakhm se fixa en un lieu connu sous le nom de Kom el Dekka.

Laissant de coté pour le moment les renseignements concernent les autres tribus, nous voyons que Lakhm s'installa en un quartier, dont le nom ancien est rendu par l'arabe Dekka. Il ne faut pas traduire donc comme s'il y avait «dick» coq.

Dekka designerait il «banc» et Kom el Dekka serait elle la butte au banc? Monsieur Combe nous renseigne que c'est bien plutôt une désignation grecque, il faudra admettre dit il l'étymologie que propose à divers reprise Botti «λόφος Δίκης»

---

(29) Et. Combe — Note de Topographie et d'Histoire Alexandrine. Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie No. 36 p. 142.

(30) Marmont, voyages tome III pp. 135, 139, 140.

(31) Description de l'Egypte Tombe XVII p. 580 — Histoire scientifique et militaire de l'Expedition française tome IV p. 206-207 — Jondet Atlas planches XX, XXII. Bartlet. The Nile Boat p. 23.

(32) La Jonquière: — Expedition d'Egypte Tome V p. 450.

(33) Description de l'Egypte Tome XVII pp. 410 — 411 & Cassas «Voyages» Denon éditeur Londres. Planche LXXXV.

Ce nom désigne ordinairement toute la colline à l'Ouest et à l'Est, tandis que pour quelques uns l'ancien nom du site du fort serait Kôm el Dimas كوم الدماس Mais cette appelation ne se trouve chez aucun auteur arabe, et c'est Pockoke, sauf erreur, qui l'emploi pour la première fois en 1738: dans le texte seul de son voyage, et non sur le plan de la ville, il appela ainsi la partie orientale de la colline, proche de la Porte de Rosette. Chez tous les auteurs arabes où l'on rencontre le terme dimas ou dimûs il faut y voir également le grec «δημόσιον»; et ici aussi Botti n'a pas hésité à faire le rapprochement.

Ibrahimieh:—

Le nom est relativement moderne, il représente l'immense étendue de terrains, qui s'étandaient de la mer aux collines de Hadarah. Cette zone faisait partie du Domaine du Prince Ibrahim Pacha Ahmed petit fils d'Ibrahim Pacha, fils de Mohamad Aly. L'eau necessaire à ces terrains était fournie par une machine élevatrice, utilisée par le Prince. En 1888 il passait aux mains d'un syndicat, qui conçoit le plan de creer un nouveau faubourg et lui donner le nom d'Ibrahimieh en l'honneur de l'ancien possesseur.

Mr. André de Dumreicher Bey, ancien directeur général de l'Administration des Gardes Côtes, dans son excellent livre «Le Tourisme dans les deserts d'Egypte» (34) nous informe que «Au commencement du siècle dernier, toute la côte entre Sidi Gaber et Mazarita, et entre la mer et la route d'Aboukir a été achetée pour 6 livres. En 1890 il n'yavait pas une seule habitation entre Sidi Chatby et Moustapha et la Compagnie du Camp de César cherchait des acheteurs pour ses terrains à une demi piastre le pic.» Que le lecteur juge pour lui même de la nature de l'évolution de ce faubourg.

Aboukir:—

Aboukir doit son nom à St Cyr (35) un moine dévoué du début

---

(34) Andé von Dumreicher Bey:— «Le Tourisme dans les deserts d'Egypte» Larose éditeur Paris 1931.

(35) R.P. J. Faivre: — Aboukir. Société Archéologique d'Alexandrie 1918.

de la période Chrétienne. Il était appelé Père Cyr ou Kyr, Apa Kyr» le nom est devenu plus tard Abou Kir. Ce nom d'Aboukir mal prononcé ou mal orthographié a subit beaucoup de changement, et peut être rencontré sous divers formes, mais il est toujours facile de retracer son origine. C'est ainsi qu'il apparait à travers les siècles et dans les textes sous la forme de «Bouker» «Bucharis», «Bochir», «Bokkir», «Bikkir». «Bikiere», «Bechieri»; «Béquiers» etc... (36).

Au 9ème siècle de la persécution de Dioclétien en 312 la ville fut témoin du glorieux martyr de St Cyr, de St. Jean et de ses companions. Cyr ou Cyrus était alexandrin. C'était un homme de Medecine et donnait sa science gratuitement aux pauvres, mais il prenait plus d'intérêt à l'âme qu'au corps et était un fervent prêcheur de la religion du Christ. A cause de son zèle il fut dénoncé au Président Syrianus, et menacé d'emprisonnement, il se retira dans le desert vers l'Arabie. Un soldat originaire de la ville d'Edèse, ayant été à un pélérinage à Jérusalem le rejoigni et pratiquèrent une abstinence des plus sévère. Un jour ils apprirent qu'une mère chrétienne du nom d'Athanasia fut emprisonnée à Canope (Aboukir) avec ses trois filles, Théotiste, Théodote, et Eudoxia, agée respectivement de quinze, treize et onze ans. Craignant pour cette femme et pour les filles en raison de leur bas âge, les deux hérmites quittent leur hermitage, encouragent ces femmes à la résistance. Ils firent preuve d'un esprit de courage et de solidarité qui fait notre admiration. Ils furent arretés et trainés en présence du Président Syrianus. Ils furent inébranlable aux promesses, menaces et tortures; de même la femme et ses enfants Finalement les six furent décapités le 31 Janvier. Les Chrétiens réunirent leurs restes en chantant des Hymnes de triomphe, les transportant à l'Eglise Saint Marc (emplacement de l'actuel Collège Saint Marc) où ils furent enterés; Cyr et Jean dans un cerceuil, la mère et les filles dans un autre. Un siècle plus tard les restes des deux moines martyrs étaient ramenés avec grande sollenité à un village près de Canope, pour être les gardiens de la Foi. Depuis lors la région fut connue sous le nom Abou Kir ou Aboukir.

---

(36) L. Duchesne: — On dit ordinairement Saint Abbacyr (Abbacyrus en latin, Abbacio en italien) mais la prononciation du κ grec (Ἄββᾶς Κῦρος) a ici son importance et c'est pour cela qu'on la signale en conservant le «K». Duchesne dans Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie No. 12 1910.

Gabbary:—

Le quartier doit son nom à un ascète de ce nom. Nous trouvons dans un manuscrit (37) des relations sur cet hermite. «Abou el Kassem el Quabbary ben Mansour ben Yéhia de rite Mélkite l'Alexandrin, est né en 587 de l'Hégire et fut enseveli à Alexandrie au quartier portant son nom aujourd'hui;»

C'était un hermite qui penchait à s'isoler. Il assistait pourtant aux réunions savantes. Humble de caractère, il était de réputation notoire pour sa sagesse parmi les soufites; il ne demande jamais l'aumone. Il possedait un verger d'où il se nourrissait et offrait la nourriture quelquefois à autrui.

Wardian:—

Wardian est la corruption du mot italien «guardiani» c'est à dire les guardiens. On doit y voir là l'origine du quartier de Wardian.

La présence de guardiens stationnés dans le quartier soit pour les services portuaires ou encore pour percevoir la taxe de la «dokholieh» (sel, et pierre de construction) semble être à la base de la toponymie du quartier.

Il est à noter que parmi le vocabulaire courant des cochers de fiacres d'Alexandrie durant le premier quart du siècle il faut noter l'emploi fréquent du terme «Wardia». «Wardia» est la corruption du mot «guardia», «prenez garde».Ce qui confirme l'hypothèse avancée ci-haut de la nomenclature des quartier de Wardian.

---

(37) Imam Nasser el Din Ibn el Mounir decedé en 797 de l'Hégire a consacré un manuscrit arabe inédit à ce jour à Quabbari initulé «Recherche de Quabbari». Bibliothèque Municipale d'Alexandrie.

Imprimerie du Commerce, Alex.

السلطان قايتباى لما حج وزار الحضرة الشريفة سـأل الخدام ثمت أعجب مارأوه فأخبروه أن رجلا كان يأتى كل يوم القبر الشريف فيفتح له فيغيب زمانا ثم يبرز هكذا مضت له فلما كان فى يوم جاء كعادته فسمعنا جلبه واصواتا خشينا منها على القبر الشريف فقعدنا بحزاء القبر مستعدين لذلك الرجل اذا خرج أمسكناه وشددنا عليه فسألناه عن شأنه فأخبرنا أنه يقرأ كل يوم صحيح البخارى على النبى صلى الله عليه وسلم قلنا له فما هذه الأصوات اليوم قال أصوات خاصة الله الحرام حضروا لختم البخارى والتبرك به فسألناه عن اسمه فقال ابو القاسم القبارى وعن دار اقامته فاخبرنا أنها الاسكندرية فتركناه .

هذا ما كتبه الامام ناصر الدين بن المنير وهو قليل من كثير ونحن نكتفى بهذا .

بشير الشندى
امين مكتبة البلدية

٢ ـ سيدى القبارى

قال صاحب القاموس : وابو القاسم منصور القبارى كشدادى زاهد الاسكندرية. وجاء فى طبقات المناوى ابو القاسم بن منصور يحى السكندرى القبارى زاهد اخلص فى العمل واجتهد فى قطع الامل ومال الى العزلة واستعد الى الرحلة وكان كثير الورع والخضوع مبارك الطلعة مشهور الذكر بين الصوفية والسمعة وله بستان يقتات منه ويطعم الناس من أثمـــاره وقال الحـافظ السيوطى فى حسن المحاضرة : عند زكر الصلحاء والزهاد والصوفية ابو القاسم بن منصور يحى المالـكى السكندرى المعروف بالقبارى احد العباد المشهورين بكثرة الورع والتحدث والانقطاع .

هذه هى النصوص التى عثرنا عليها فى مختلف الـكتب عن هذا الوالى ولم نجد أحد من المؤرخين كتب عنه بتوسع الا الامام ناصر الدين بن المنير المتوفى بالاسكندرية ٧٩٧ هـ فقد أفرد له كتابا سماه مناقب القبارى وهـــذا الـكتاب لا يزال من لمخطوطات التى لم تطبع بعد ونحن نذكر شـــيئا من مناقبه نقلا عن هذا الـكتاب : قال الامام بن المنير : ابو القاسم القبـارى بن منصور بن يحى المالـكى السـكندرى ولد ٥٨٧ هـ وتوفى فى سادس شعبان ٦٦٢ هـ ودفن بظاهر الاسكندرية .

وكان فى مدته قد حبب اليه سماع العـلم وبغض اليه تناول غـير ميراث أبيه فلا يذكر منذ عقل أمره انه قبل من احد لقمة بطريق التفضل .

وكان يحضر مجالس العلم على نقل سمعه فاذا انفض الدرس سأل من أترابه أن يعيدوا له بصوت عال كلام المـدرس ومن غريب ماحكى عنه أنه باع لرجـل دابة فأقامت أياما لم تأكل عنده فجاء اليه وأخبره فقال له الشيخ ماصنعتك فقال له رقاس عند الوالى أن دابتنا لا تأكل الحرام ثم رد اليه دراهمه .

وقال العلامة مولانا الشيخ محمد على بن علان الملـكى الصديق فى كتابه الوجه الصحيح فى ختم الصحيح .

ـــ أى صحيح البخارى ـــ ومن شريف ما اتحف به هذا الـكتاب أنه قرأ أجمعه على سيد الاحباب صلى الله عليه وسلم وهو فى ضريحه الـكريم وذلك أن الملك الأشرف

مذكرات عن الاسكندرية

بقلم الاستاذ بشير الشندى

١ ـ مسجد العطارين

كان هذا المسجد يعرف فيما مضى بمسجد أمير الجيوش وبمسجد بدر الجمالى لان الذى أنشاه هو الوزير بدر الجمالى الذى تولى وزارة مصر فى عهد الخليفة المستنصر أحد خلفاء الدولة الفاطمية . يقول المقريزى — أن هذا الوزير أنشا هذا المسجد فى سنه ٤٧٩ هـ وظل يعرف باسمه الى أن كثرت بجانبة العطارين والجزارين فسمى المسجد باسم العطارين وقد كان سيدى ابى العباس المرسى يقرأ دروسه التفسيرية فيه وكذا سيدى محمد ابو الفتح المدفون الان بالقرب من ابى العباس المرسى كان يقرأ دروسه ايضا وكانت بينه وبين امام ذلك المسجد مساجلات حول كرامة الأولياء انتصر فيها ابو مفتح انتصارا باهرا وكان هذا سبب فتوحه كما ذكره الشعرانى فى طبقاته الكبرى .

أما محمد بن سليمان المدفون داخل هذا المسجد فان الناس يعتمدون أنه محمد بن سليمان بن خالد بن الوليد الصحابى المشهور ولكن الحقيقة أنه محمد بن سليمان بن احمد بن يوسف الملقب بزين الدين أصله من مراكش قدم به والده سليمان الى مصر وهو صغير فد خل الاسكندرية به واتخذها قرآرة الى أن مات بها وترك ولده محمد فأقبل على العلم وحضر دروسه على العلامة عبد الوهاب بن فتوح الاسكندرانى المحدث المشهور المتوفى سنة ٦٤٨ هـ وتفقه ايضا بجماعة من تلاميذ الحافظ السلفى وقد برز فى علم الحديث وفاق فيه اقرانه وكان يقرا دروسه فى هذا المسجد واتخذ منه مسكنا له الى حين موته وتوفى رحمة الله علية فى ١٤ ذى الحجة سنة ٧١٧ هـ كما اخبرنى صديقى الاستاذ حسن قاسم مدير معهد الابحاث اسلامية .

بشير الشندى
أمين المكتبة البلدية

دراسات الإسكندرية

اسكندرية
١٩٦٤